

10R
1142

BIBLIOTHEQUE
LOUIS FERRAND

N° 4034

Achat des Musées Nationaux
Musée des Arts et Traditions Populaires

Bray



PARIS

MORONVAL, IMPRIMERIE - LIBRAIRIE
rue de la Harpe, n° 65, près la rue Saint-Jacques

M. DCCC. XXXII.

LES REGLES

10R
1142

DE

LA BIENSÉANCE

ET DE LA

CIVILITÉ CHRÉTIENNE,

Divisées en deux Parties,

PAR J.-B. DE LA SALLE, PRÊTRE,
Et Docteur en Théologie.



ORLÉANS.

RABIER-BOULARD, LIBRAIRE-PAPETIER,
rue et Maison des Carmes, n° 15.

M. DCCC. XXXII.

LES REGLES

LA BIENSAISANCE

CIVILITE CHRETIENNE

Précédées de leurs Raisons

Par J. B. DE LA SALLE, Prêtre

Et Docteur en Théologie



ORDRE

RABRIER-BOUILLARD, EBRAIRIE PAPERIER

Très et Maison des Carmes n. 13

83.524

AVIS PRÉLIMINAIRE.

La première partie de cet ouvrage traite de tout ce qui a rapport à la propreté et au maintien du corps : on y apprend quelle est la situation la plus honnête et la plus commode. On ne saurait s'y prendre trop tôt pour obliger les enfans à prendre une démarche également aisée et modeste, à éviter les gestes ridicules, affectés, immodestes et grossiers, et à se familiariser avec cet air décent et commode qui prévient et plaît dans un monde poli.

La propreté contribue à la santé du corps, motif seul capable d'engager les enfans à observer tout ce qu'on leur prescrit à ce sujet; mais elle est encore une preuve sans réplique que l'on aime l'ordre, surtout quand elle est renfermée dans ses justes bornes; et cet amour de l'ordre annonce à son tour une droiture de cœur bien propre à fortifier les sentimens de Religion; la mal-

propreté, au contraire, désigne le désordre qui règne dans l'âme, et par conséquent peu d'amour de la piété.

C'est dans l'âge le plus tendre qu'il faut inspirer ce qui rend les enfans civils et honnêtes : les premières impressions ne s'effacent presque jamais ; et s'il arrive que l'on oublie quelquefois les préceptes d'une bonne éducation, la réflexion tôt ou tard y ramène.

On reconnoît toujours, à travers les déréglemens mêmes d'un jeune homme, l'effet des leçons de politesse qu'il a reçues dans son enfance. D'ailleurs ces soins de propreté, tournés en habitude, deviennent presque naturels ; on sent même alors une espèce de répugnance à les omettre.

Les leçons contenues dans la seconde partie sont intéressantes, car elles ont pour objet les actions les plus ordinaires ; le lever, le coucher, les repas, la conversation, les divertissemens, le langage, et toutes ces choses exigent des règles et une attention réfléchie à les observer : ces règles sont prises dans la nature même de l'homme ; elles tendent uniquement à la perfection de son être.

Le sommeil est nécessaire quand il est pris avec ordre, avec modération ; il devient nuisible à la santé, dès qu'il est prolongé au-delà de ses justes bornes.

La nourriture de l'homme doit toujours être proportionnée à son tempérament et à ses besoins ; les enfans, plus que les autres, ont besoin de règle dans une action qui les rend souvent onéreux à eux-mêmes et à ceux qui sont chargés de leur éducation ; ils se pardonnent toutes sortes d'excès en ce genre, parce qu'ils n'en conçoivent ni n'en prévoient les conséquences.

L'homme est né pour la société, pour vivre et converser avec ses semblables : il doit donc connaître les devoirs que lui prescrivent la Religion, l'honneur et la raison dans les conversations, dans les visites qu'il rend ou qu'il reçoit, en un mot, dans toutes les occasions où il doit se trouver en société : la prudence dans les manières, la circonspection dans les discours, l'honnêteté dans les propos, les égards envers ses supérieurs et ses égaux, la patience et la douceur avec les esprits difficiles, une charité constante dans les circons-

tances fâcheuses, une attention soutenue à ne blesser ni la réputation des absens par des médisances malignes, par des rapports désavantageux, ni la modestie des personnes présentes par des éloges déplacés, par une fade adulation; une exacte vigilance sur ses regards, ne les portant jamais sur des objets licencieux; sur ses paroles, ne s'entretenant jamais de sujets obscènes, évitant toute espèce de raillerie capable de blesser même indirectement la charité: voilà en raccourci ce que les enfans doivent apprendre d'une manière plus détaillée dans cette Civilité, et le graver si profondément dans leur mémoire et dans leur cœur, qu'il ne s'en efface jamais.

Quoique l'homme soit irrévocablement condamné au travail, sans que sa condition puisse l'en dispenser, le Seigneur, toujours équitable dans ses plus sévères arrêts, permet à l'homme coupable le repos nécessaire à la réparation et à l'entretien des forces du corps; mais le repos n'est légitime, qu'autant qu'il est subordonné à la nécessité: delà vient que tout divertissement qui s'écarte, dans son objet ou dans sa durée,

des vues de Dieu, est un véritable péché, et souvent la source d'une infinité de crimes qui ne nous effraient si faiblement, que parce qu'ils ont été confondus avec les usages dangereux d'un monde pervers; il était donc de la dernière importance de donner sur cet article des leçons détaillées à la jeunesse, naturellement portée vers le plaisir, et trop souvent incapable de modération et de sagesse dans son usage.



LETTRES DE LA CIVILITÉ.

Majuscules.

A, B ou C, D, E ou F, G, H, I, J, K, L, M, N, O, P, Q, R, S, T, U, V, X, Y, Z.

Minuscules.

a, b, c, d, e, f, g, h, i, j, k, l, m, n, o, p, q, r, s, t, u, v, x, y, z.

Lettres initiales simples.

d, g, h, m, u, y.

Lettres finales simples.

a, c, e ou c, f, l, m, n ou n, r, s ou s ou s, t ou t, u ou u.

Lettres doubles.

ch, ch, de ou d, et ou e, ff, fo, ff ou f, ff.

Lettres finales doubles et triples.

ch ou ch, ch, in, em ou em.



LES REGLES DE LA BIENSÉANCE

ET DE LA

CIVILITE CHRÉTIENNE,

DIVISÉES EN DEUX PARTIES.

PREMIÈRE PARTIE.

De la Modestie que l'on doit faire parattre dans le port, et du maintien du Corps.

CHAPITRE PREMIER.

Du port et du maintien de tout le Corps.

Rien ne contribue davantage aux grâces extérieures, à l'honnêteté même des mœurs, que l'exactitude avec laquelle un jeune homme observe la situation naturelle & le mouvement des parties du corps.

Les jeunes gens ne sont que trop sujets

aux défauts qui blessent en ce genre la modestie & l'honnêteté. Le premier de ces défauts n'est autre que cette affectation ridicule qui met le corps à la gêne & le rend semblable à une machine dont les mouvements sont mécaniquement ordonnés. Une démarche compassée avec art, toujours guidée sur un ton de gravité ridicule, n'est pas moins contraire à la modestie que la vanité, précoce ordinaire de la paresse & de la bassesse des sentiments.

Les caractères vifs & étourdis doivent se composer avec plus de vigilance que les autres, ne pas gesticuler sans cesse & sans raison, ni changer d'attitude par légèreté.

Ce n'est pas qu'on doive prendre un ton de réserve qui n'appartient qu'à l'âge avancé; mais il est nécessaire d'être composé sans art ni étude, de porter un extérieur modeste et un guide, ni ridiculement précieux.

Un peu plus de soin & de vigilance rendrait ces règles familières aux jeunes gens, & les parents devraient leur apprendre à paraître en public avec cet air d'honnêteté qui décèle une bonne éducation & un cœur réglé.

Il est une certaine gravité qui annonce la hauteur & la fierté: loin d'être une perfection louable, c'est un défaut choquant, parce que l'orgueil est un vice insupportable dans l'homme, & surtout dans l'homme chrétien. La haute idée que toute personne doit avoir de son origine spirituelle, suffit pour lui donner cette gravité douce qui inspire également le respect & la confiance. L'air d'élevation & de grandeur dans le maintien aura toujours un véritable rapport avec la majesté & la grandeur de Dieu, quand il sera réglé par la modestie, composé par une convenable humilité, & soutenu par une estime réglée de ce que l'on est ou de ce que l'on doit être.

Lorsque les circonstances demandent que l'on soit debout, il ne faut ni se voûter, ni pencher la tête par affectation, ni l'élever avec une fierté ridicule; il faut encore éviter de s'appuyer sans besoin contre la muraille, et de s'accouder négligemment, de faire des contorsions en se donnant d'inutiles agitations; enfin d'allonger ou d'étendre le corps avec indécence.

Il faut, lorsqu'on veut s'asseoir, choisir des sièges plus hauts que bas, pour conserver une posture plus honnête & moins gênante. Et seroit une indécence de poser les genoux l'un sur l'autre, de croiser les jambes ou les faire jouer en forme de balancier, de s'accouder nonchalamment sur le dossier de la chaise, de se balancer le corps en se renversant, de s'y tenir penché ou de traverser; on doit encore éviter de changer souvent de siège sans raison; de le traîner avec bruit, ou de le placer dans un endroit incommode pour ceux qui sont à vis-à-vis, dans un appartement; ce seroit une autre impolitesse d'affecter de choisir les plus belles chaises, ou un fauteuil préférentiellement à une chaise. On ne sauroit blâmer trop fortement la licence avec laquelle certaines personnes s'emparent des deux tiers d'une cheminée, pour s'y chauffer d'une manière indécente: ce défaut, pour être plus commun, n'en est pas moins grossier, principalement dans les compagnies, dont on doit respecter les membres.

Il faut enfin observer & ne jamais

se lever sans besoin quand tout le monde est assis, ni de demeurer sur son siège quand la compagnie se tient debout.

CHAPITRE II.

De la Tête et des Oreilles.

La bienséance exige qu'on tiennne la tête droite & élevée, sans la pencher d'un côté ou de l'autre; qu'on ne la tourne pas çà & là avec étourderie: c'est surtout dans la conversation que l'on doit savoir en régler les mouvements.

Il n'est jamais permis de répondre d'un signe de tête aux questions que l'on nous fait, encore moins de témoigner de l'indifférence ou du mépris, par un geste de cette espèce.

On doit éviter d'y porter la main; & l'honnêteté, ainsi que la propreté, veulent que, lorsqu'on est à table, jamais on ne la touche que dans une pressante nécessité, & encore moins doit-on se gratter ni remuer les cheveux: ce vice, si ordinaire aux enfants, ne sauroit être trop corrigé.

On doit se nettoyer les oreilles

avec soyn, mais il faut éviter de se faire en compagnie. Les verdurees qu'on y laisse amasser par négligence, obligent d'y porter fréquemment la main; & les enfans, sans plus de réflexion, se servent de leurs doigts & de leurs ongles pour les vider; habitude mal-propre & dangereuse: quand on s'en dérangeaison considérable, il faut se servir d'un cure-oreille, & en y dépingler ou autres instrumens: si, dans une compagnie, on s'en fait quelque incommodité à cette partie, il faut se retirer & y remédier sans être vu. Les enfans ont communément beaucoup de penchant à crier ou à se souffler mutuellement dans les oreilles: c'est une impolitesse, & qui plus est, une habitude nuisible dont on doit les corriger.

Les hommes ne doivent se percer les oreilles que dans les cas de nécessité; cet usage, autorisé dans les femmes, qui aiment en tout l'ornement & la bagatelle, est ridicule dans un homme, qui doit dans ses manières & ses ajustemens s'éloigner de leur sexe.

CHAPITRE III.

Des Cheveux.

Il n'y a personne qui ne se doive faire une règle indispensable de se peigner chaque jour les cheveux: cette propreté est utile à la santé; elle empêche que la vermine & mille autres verdurees semblables ne gâtent les cheveux & ne les fassent tomber: il faut les mouvoir avec de la poudre & de la pommade, mais ne pas trop s'en charger, ni laisser long-temps cette poudre & cette pommade, parce qu'alors elles nuiraient plus qu'elles ne seraient utiles. C'est donner dans le ridicule que de se blanchir les cheveux par une quantité prodigieuse de poudre, & de les rendre gras en y appliquant trop de pommade; il faut moins consulter la mode que l'utilité, & n'oublier jamais que des soins trop affectés de la chevelure rendent l'homme efféminé, & sont contraires à la modestie chrétienne. Il serait à désirer, sans doute, qu'on observât avec plus d'exactitude les règles de

cette modestie prescrite par les Apôtres, & renouvelée dans les Conciles; mais, malgré la fureur des parures, on peut encore se rapprocher de cet article, comme dans tous les autres, de la modestie évangélique; & pour cela, il ne faut donner à l'entretien des cheveux que les moments que les occupations & le travail laissent à la liberté; ne prendre jamais la vanité pour modèle; et s'évitant de paraître ridicule par un arrangement bizarre, ou absolument hors d'usage, ne point affecter une coiffure de comédien ou de fatras.

On ne doit point laisser les cheveux voltiger au gré du vent, lorsqu'ils sont longs, les plier par derrière les oreilles, encore moins les porter gras, hérissés ou rabattus sur le front.

Ceux à qui la nécessité impose de prendre perruque, doivent se l'assortir à la couleur de leurs cheveux; la conserver toujours peignée, parce que les cheveux dont elle est faite, ne pouvant se soutenir par eux-mêmes, exigent plus de soin que les cheveux naturels.

CHAPITRE IV.

Du Visage.

Le Sage dit qu'à l'air du visage on connaît l'homme & son sens; il est, dit un ancien, le miroir de l'âme, l'interprète de la pudeur, ou le témoin de la corruption du cœur: il faut donc composer l'air de telle sorte que l'aspect nous rende aimables, & édifie le prochain.

Pour être agréable, il faut n'avoir rien de sévère ni d'affecté dans le visage; rien de farouche, rien de sauvage, rien de léger ni d'étourdi: tout doit respirer une gravité douce, une sagesse aimable; l'air chagrin & mélancolique rebute. La gaieté, la sérénité du visage ne doivent point se ressentir d'une évaporation, qui souvent annonce une légèreté d'esprit excessive, ou une licence extravagante.

Il est cependant à propos de composer son visage selon les circonstances où on se trouve, & les personnes avec lesquelles on converse, il seroit ridicule

et insultant, de rire avec des gens qui sont dans la tristesse, de leur parler d'un ton gai, ou de leur annoncer un événement fâcheux avec un air indifférent. Et même, lorsqu'on se trouve dans une compagnie dont les entretiens roulent sur des choses agréables et amusantes, on ne doit pas avoir un air sombre et rêveur.

À l'égard de ses propres affaires, l'homme sage conserve, autant qu'il est possible, un visage toujours égal; l'adversité ne doit abattre que le faible; la prospérité ne doit se peindre que dans les yeux de l'homme léger. Ce n'est pas que le visage ne doive se ressentir des différentes situations de l'âme: mais il faut être assez maître de soi-même, pour que l'on se modère dans le chagrin comme dans le plaisir.

Bien n'est plus incommode ni plus fâcheux qu'un homme dont le visage, tantôt annonce de la gaieté, tantôt de la mauvaise humeur: cette mobilité est une preuve que l'on se laisse emporter facilement au tumulte des passions, et que l'on est peu vertueux.

Lorsque l'on se trouve avec des personnes qui, par leur âge et leurs vertus, méritent beaucoup d'égards, le respect qu'on leur témoigne doit être peint sur le visage, sans cependant y mêler un air de timidité puérile, qui est ordinairement la preuve d'une âme basse. Il faut également éviter l'air de familiarité avec les personnes que l'on connaît peu, ou qui ne jouissent pas d'une bonne réputation.

Avec ses amis, il faut toujours avoir un visage gai, afin de donner plus de facilité et d'agrément à la conversation.

La propreté exige qu'en se levant on se lave le visage, et qu'on l'essuie avec un linge blanc.

Lorsque la sueur oblige à se frotter le visage, il faut le faire avec un mouchoir blanc, et n'y porter la main que dans un cas de nécessité: cela évite bien des inconvénients, des dartres, des boutons que la main souvent y produit.

L'homme ne doit jamais se peindre le visage: cette vanité n'est pas même tolérable dans une femme; elle

est contraire à la simplicité & à la modestie chrétienne.

CHAPITRE V.

Du Front, des Sourcils et des Joues.

Il est indécent d'avoir le front ridé, c'est la marque ordinaire d'un esprit inquiet & mélancolique : le front est le siège de la douceur, de la pudeur et de la sagesse ; il faut donc que son air réponde aux vertus dont il est l'interprète et le miroir.

Froncer les sourcils est souvent un signe de fierté & de mépris, il faut donc éviter ce mouvement.

Le plus bel ornement des joues est la pudeur : c'est, selon Saint Paul, ce dont un fidèle doit se parer. Sans une personne vraiment chrétienne, cette pudeur fait naître sur les joues une certaine rougeur qu'un ancien Philosophe appelaient la couleur de la vertu. Quand on a le cœur pur & droit, une parole obscène, un geste indécent, un mensonge, une médisance, un léger emportement colorent aussitôt le visage : malheur à ceux

qui rougissent du bien ! l'impudence, l'endurcissement et une licence effrénée, sont les vices de ceux dont rien ne peut troubler l'indifférence répandue dans l'air de leur visage. Remuer les joues, les enfler, les battre de main sont de toutes les incivilités les plus grossières & les plus puériles.

Quoique l'Évangile nous ordonne de présenter la joue droite à celui qui ose frapper la gauche, il ne faut pas se laisser emporter jusqu'à donner un soufflet à son prochain, sous le prétexte qu'il doit le souffrir avec patience : le soufflet est, de tous les affronts, le plus sensible ; il est l'effet d'une folle colère et d'une basse vengeance. Celui que l'on frappe ainsi, quoi qu'en dise le monde, ne doit jamais se venger par une semblable insolence, il doit se souvenir que Jésus-Christ a été souffleté ; que, par ces outrages plus sanglants encore, il a été assailli pendant sa Passion ; et comme il arrive que l'on n'est pas toujours le maître des premiers emportemens, il faut au moins les modérer, & se souvenir que la vengeance a été regardée par tous les Sages

de l'antiquité, plutôt comme une preuve de faiblesse que comme une marque de courage & d'honneur.

CHAPITRE VI.

Des Yeux et des Regards.

Les yeux sont les interprètes du cœur; ils s'y expriment, les divers mouvements & les agitations; & s'ils ne sont pas toujours des signes certains de ce qui se passe dans l'âme, ils le sont assez ordinairement, & cela suffit pour que l'on veuille sur leur action ou position extérieure.

Les personnes humbles & modestes ne doivent avoir que des regards doux, paisibles & retenus.

Ceux à qui la nature n'a pas donné l'avantage d'une vue agréable, doivent au moins diminuer, autant qu'il est possible, ce désagrément inévitable par une contenance gaie & modeste, & ne le pas accroître par une négligence volontaire & affectée.

Il s'y est dont les yeux rendent l'aspect affreux, défaut ordinaire d'un

caractère violent & colérique; d'autres qui les ouvrent extraordinairement & les fixent avec hardiesse, preuve d'insolence; ce sont deux défauts pareillement à éviter.

Les personnes étourdis regardent çà & là, ne se fixent à aucun objet; la sagesse & la politesse proscrivent cette inconstance dans les regards.

Il n'est pas rare que certaines personnes fixent sérieusement les yeux sur un objet, sans que pour cela elles y portent leur attention; souvent elles sont occupées d'une affaire sérieuse; plus souvent encore elles ont l'esprit vague qui ne s'arrête & ne se détermine jamais.

Lorsqu'on est plein d'inquiétude & d'embarras, on fixe les yeux vers la terre & l'on paraît stupide; quelqu'accablante que soit la douleur, il faut éviter ce maintien, qui marque trop d'abattement. C'est une faiblesse honteuse dans un homme persuadé des importantes vérités de la Religion.

Il est très-incivil de regarder par-dessus l'épaule, de fermer un œil, de se tourner sans sujet de tous côtés pour promener ses regards: il est contraire à

l'esprit du Christianisme, à l'honnêteté, à la bonne éducation, & les attachez sur des objets obscènes.

Grimacer, contrefaire les louches, érailler les yeux avec les doigts, cela pour faire rire, sont des défauts impardonnable, & que l'on ne doit pas souffrir, même dans les enfans; les ouvrir & les fermer par caprice, les tenir finement attachées sur des personnes respectables; tout cela pèche contre la modestie & la politesse.

CHAPITRE VII.

Du Nez.

Tout mouvement volontaire du nez, soit avec la main, soit autrement, est indécemment & puérile; porter les doigts dans les narines est une malpropreté qui révolte; & si on touche trop souvent, il arrive qu'il se forme des incommodités dont on se ressent long-temps; c'est un défaut assez ordinaire dans les enfans; les parens doivent les surveiller de près sur cet article.

Il faut, si se mouchant, ne se

carter jamais de la bienséance & de la propreté.

Plusieurs gesticulent avec le mouchoir, le tiennent perpétuellement dans les mains, & le laissent souvent tomber à terre: on ne saurait excuser cette puérilité.

D'autres le posent sur une table, sur une chaise ou autre meuble, ce qui est encore très-malpropre: on doit se tenir toujours enfermé dans la poche & ne l'en retirer qu'au besoin.

Quelques-uns ne font pas difficulté de se servir des mouchoirs de une et de autres: rien n'est plus impoli, surtout lorsqu'on s'en sert étant sale.

Il faut éviter avec soin de faire trop de bruit si se mouchant, & même qu'en éternuant, & ne faire ni l'un ni l'autre au visage de qui que ce soit.

L'usage veut qu'on salue la personne qui éternue, & que celle-ci remercie; il faut faire l'un & l'autre par une médiocre inclination; sans se découvrir, surtout si on est à table: il est inutile de parler ni de faire des complimens, c'est une méthode du dernier ridicule.

On ne doit prendre du tabac si poudré que dans le besoin: cet usage

occasionne la malpropreté. Il n'est pas
décent de fumer du tabac en société,
et surtout en présence des femmes.

CHAPITRE VIII.

De la Bouche, des Lèvres, des Dents et de la Langue.

Il faut avoir soyn de tenir la bouche
dans une grande propreté et dans
la forme qui lui est naturelle; et ne point
l'ouvrir avec affectation et sans sujet: il
est donc important de la laver avec
de l'eau chaque matin, et de n'y porter
aucune chose qui puisse donner mauvais
halene et la rendre malpropre.

Le défaut le plus ordinaire de
enfance, en mangeant, consiste à se remplir
la bouche de manière qu'il ne peuvent
à peine respirer; c'est une habitude aussi inci-
vile que peu saine: les parens doivent
les corriger de ce défaut, qui, presque
toujours, annonce une gourmandise impar-
donnable. Il faut pareillemens se don-
ner de garde de l'ouvrir avec affec-
tation ou par plaisir, et d'y faire entrer,
par bravade, des choses plus grandes
que sa circonférence naturelle.

On se gâte infailliblement les lèvres
en se mordant avec les dents, ou
en les remuant avec contorsion, les resser-
rant, les élevant trop, et les tirant
avec les doigts.

Il est encore à craindre de les
peindre ou d'y appliquer différentes
pommades, excepté lorsqu'elles se fendent;
mais on doit observer que les couleurs
en rident les bordures, et que le fréquent
usage des pommades affaiblit et ternit la
peau. On ne doit jamais lever la lèvre
d'en haut, et telle sorte que l'on découvre
les dents et les gencives en abaissant
trop celle d'en bas; il faut suivre le
lois de la nature, qui veut qu'elles
les couvrent.

La plupart des enfans se gâtent
les dents, ou en ne les nettoyant pas, ou
en le faisant avec des choses qui leur
nuisent, ou en mangeant et tout ce qui
peut les noircir ou les gâter; ou arra-
chant des clous avec les dents, et
attachant des fils et autres choses qui ne
peuvent que les ébranler et même les
casser, surtout quand ils font des efforts
pour lever des poids assez considérables
et supérieurs à la force des dents. Il

est important de les nettoyer souvent, surtout après les repas, avec un bout de plume, & non avec une épingle ou la pointe d'un couteau, & de les frotter ensuite avec un linge un peu humecté; mais il faut observer de ne le point faire à table.

C'est une incivilité de grimacer en serrant & rapprochant avec bruit les dents les unes contre les autres, de s'en servir pour ronger les ongles ou du bois, ou couper quelque autre chose que ce soit.

Plusieurs allongem, retrécissem & font sans cesse mouvoir la langue; est-il grossièreté plus excusable? L'on ne fait ce que l'on doit blâmer avec plus de force, ou la négligence des parents & des maîtres, ou la mauvaise habitude des enfans, qui se défigurent ainsi par plaisir.

CHAPITRE IX.

De la manière de parler et de prononcer.

Il est difficile d'entendre celui qui scree les dents en parlant; ceux qui parlent du gosier ne sont pas souvent

plus intelligibles; la trop grande volubilité confond les mots & rend le discours imparfait, c'est le défaut des caractères étourdis & pétulans. Il faut, en parlant, prendre un ton conforme au lieu où l'on parle, & aux personnes à qui l'on adresse la parole: un ton trop élevé annonce la fierté & l'insolence, un ton trop bas décelle une timidité puérile; & comme on ne doit parler que pour se faire entendre, il est ridicule, ou de crier à haute voix, ou de parler entre les dents.

L'innocence condamne un ton de voix brusque, qui annonce une dureté de caractère révoltante; comme aussi la dignité de l'homme est contraire à ce ton efféminé, qui, quoique commun dans ce siècle, n'est pas moins un signe sensible de la plus pitoyable fatuité ou d'un génie borné. Ceux qui affectent de grasser en parlant, donnent dans le ridicule, & ceux qui le font naturellement, doivent, autant qu'il est en eux, diminuer ce défaut en appuyant sur les syllabes qu'ils prononcent avec peine, surtout sur les consonnes qui précèdent & suivent les voyelles.

Il est d'une grande conséquence de veiller sur ces défauts pendant

la plus tendre jeunesse : car l'expérience ne nous instruit que trop de l'impossibilité où l'on est, plus tard, de se corriger d'une aussi mauvaise habitude; on s'y reconnoît la difformité souvent, lorsqu'on ne peut plus s'en défaire.

Deux manières de prononcer très-ridicules sont, s'y baguiter souvent, parmi bien des personnes. Les unes prononcent lentement & langoureusement; on dirait qu'elles n'ouvrent la bouche que pour se plaindre : rien n'est plus insipide ni moins paroissable, soit dans l'homme, soit dans la femme. Les autres parlent pesamment, comme s'ils avoient la bouche pleine : & si la rudesse se joint à cette tournure de prononciation, ils doivent modifier leur ton, articuler distinctement, s'ils veulent se corriger.

La prononciation française doit être toujours ferme, douce & agréable : s'y parlant peu, s'y prononçant tous les mots distinctement, & les syllabes qui doivent sonner à l'oreille, on apprend à prononcer exactement : la conversation des personnes qui parlent la langue dans toute sa pureté, contribue plus que tout le reste à former la prononciation.

CHAPITRE X.

De la manière de bâiller et de cracher.

Rien n'est plus indécem que de parler s'y bâillant, de bâiller avec affectation ou d'un ton élevé. Lorsque la nécessité de bâiller est trop pressante, il faut au moins mettre la main devant la bouche; & si elle continue, il est plus à propos de se retirer, que de laisser croire que l'on s'ennuie.

C'est une grossièreté impardonnable dans les enfans, que celle qu'ils contractent s'y crachant au visage de leurs camarades; on ne peut pas plus excuser ceux qui crachent par les fenêtres, sur les murailles & sur les meubles; on doit encore éviter de laisser échapper, s'y parlant, & la salive sur le visage de celui qui écoute. Les enfans souvent s'amusez s'y tenant et remuant dans la bouche ce qu'ils doivent jeter par terre; il faut les accoutumer de bonne heure à perdre cette habitude qui les rend malpropres et dégoûtans.

CHAPITRE XI.

Du Dos, des Epauls, des Bras
et des Coudes.

Beaucoup de jeunes gens affectent de marcher courbés; ils poussent le dos hors, de manière qu'on les prendrait pour des vieillards ou des personnes naturellement voûtées: rien n'est plus ridicule ni plus inepte.

Il y est qui ne rougissent pas de donner aux épaules un mouvement de vibration tandis qu'on leur parle; qui tournent même le dos: c'est une preuve de mauvaise éducation ou de légèreté.

C'est un défaut de croiser les bras sur la poitrine, de les entrelacer derrière le dos, de les laisser pendre avec unchalance, de les balancer en marchant, sous prétexte de soulagement; l'usage veut que, si l'on se promène avec une canne à la main, le bras qui est sans appui, soit posé légèrement contre le corps & qu'il reçoive un mouvement presque imperceptible, sans cependant se laisser tomber de côté: si l'on n'a point de canne, ni manchon, ni gante, il est

assez ordinaire de poser le bras droit sur la poitrine ou l'estomac, en mettant la main dans l'ouverture de la veste à cet endroit, & de laisser tomber la gauche en pliant le coude, pour faciliter la position de la main sous la basque de la veste. En général, il faut tenir les bras dans une situation qui soit honnête & commode.

C'est une incivilité de plus marquée de s'accouder lorsqu'on parle ou qu'on écoute, de pousser volontairement qui que ce soit avec le coude, ou d'écartier d'un mouvement d'épaule, celui qui s'avance pour parler: il est mille autres moyens de se défaire de importuns ou de grands parleurs; & en toute rencontre, il faut insister sur cette politesse & cette urbanité qui forment le caractère distinctif de notre Nation.

CHAPITRE XII.

Des Mains, des Doigts et des Ongles.

Il faut se laver les mains tous les matins, avant & après le repas, & toutes les fois que l'on a touché

quelque chose qui peut se salir : la malpropreté en ce point est intolérable. On ne doit jamais, après les avoir lavés, les essuyer aux habits ou à toute autre chose qui n'est pas destinée à cet usage.

Les enfans aiment à porter la main sur les habits & les autres choses qui leur plaisent : il faut corriger en eux cette démangeaison, & leur apprendre à ne toucher que des yeux ce qu'ils voient.

On ne doit se donner la main l'un à l'autre que quand on est uni par une étroite amitié : ce geste est un signe commun de paix, de familiarité & de bienveillance ; qu'il soit toujours l'interprète du cœur & jamais le fruit de la politique.

Montrer au doigt, à loïn ou à près, la personne dont on parle, tirer les doigts les uns après les autres, les faire craquer ou les remuer à tout propos, sont de grandes incivilités.

Il faut se couper les ongles dès qu'ils paroissent se charger d'ordures : c'est une impolitesse de le faire en présence de qui que ce soit. On doit se servir de ciseaux, et non de couteau & de canif : c'est une grossièreté impardonnable de les ronger avec les dents, & les enfoncer

Dans quelques fruits ou autres choses que ce puisse être.

CHAPITRE XIII.

Des Genoux, des Jambes et des Pieds.

Il ne faut pas, étant assis, trop écarter ou trop serrer les genoux, et surtout il faut éviter de s'y accouder : remuer sans cesse les jambes, les allonger, les croiser lorsqu'on est assis en présence de personnes qualifiées, c'est l'effet de l'étourderie ou de la grossièreté.

Ceux qui la transpiration est si forte, qu'elle fait exhaler de leurs pieds quelque odeur, doivent mettre des chausses de toile, & changer souvent, ou du moins se laver les pieds avant qu'ils paroissent en compagnie.

Lorsque l'on est debout, on doit avoir les pieds en dehors, les talons séparés & éloignés un peu l'un de l'autre ; ne pas les remuer sans cesse, encore moins battre le pavé ou quelque autre chose ; enfin ne pas se poser tantôt sur un pied, tantôt sur un autre ; ce qui est une preuve de lâcheté.

Plusieurs, en marchant, traînent les pieds & frottent avec affectation le pavé ou le plancher; quelques-uns marchent sur la pointe du pied & semblent plutôt sauter que marcher; d'autres pirouettent sur le talon: ces sortes de marches sont ridicules.

Lorsqu'on est obligé de fléchir le genou, il ne faut pas mettre un pied sur l'autre, ni s'asseoir sur les talons: cette posture annonce beaucoup de rusticité.

Il est contre l'honnêteté et contre la douceur chrétienne, de frapper qui que ce soit du pied: ceux qui s'oublient au point de se laisser emporter à une telle brutalité, prouvent qu'ils ne sont ni bien élevés ni maîtres de leurs passions déréglées.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.



LES REGLES
DE LA BIENSÉANCE
ET DE LA
CIVILITÉ CHRÉTIENNE,
DIVISÉES EN DEUX PARTIES.

DEUXIÈME PARTIE.

De la Bienséance dans les actions communes et ordinaires.

CHAPITRE PREMIER.

Du Lever et du Coucher.

Les règles que la raison & la santé nous prescrivent touchant l'heure du lever, consistent à ne se laisser jamais précéder par le retour du soleil sur notre horizon, à moins que d'affaires indispensables n'aient prolongé la veille fort avant dans la nuit: un sommeil trop

long nuit à la santé, & l'oy ne voit que trop de funestes effets de cette habitude de dormir; d'ailleurs l'homme en quelque condition qu'il se trouve, doit se souvenir qu'il est né pour le travail, & que la lumière du jour ne reparait à ses yeux que pour l'y appeler.

Aujourd'hui on se plaît à renverser l'ordre établi par la nature, on consume une grande partie de la journée dans le lit, & toute ou presque toute la nuit dans des occupations quelque fois criminelles: le moindre mal qui résulte de cette habitude, c'est le dérangement de la santé. Il faut donc se faire à soi-même une loi de se lever de grand matin, & d'accoutumer les enfans dès qu'ils commencent à se former, & lorsqu'ils n'ont point d'infirmité qui s'y opposent.

La première chose que l'on doit faire en s'éveillant, c'est de donner son cœur à Dieu par un acte d'amour, & le prier intérieurement avec foi & humilité.

Dès que l'on est éveillé, & que l'on a prié un temps suffisant pour le repos, il faut sortir du lit avec la modestie convenable, & ne jamais y rester à tenir des conversations, ou à parler

à d'autres affaires sans nécessité ou incommodité: rien n'annonce plus sensiblement la paresse & la légèreté: le lit est destiné au repos du corps, & non à toute autre chose: cette évaporation ne peut convenir à un chrétien, dont le premier moment du réveil doit être consacré au recueillement.

Dès que les enfans sont levés & habillés, on doit leur faire réciter à genoux, autant que cela se peut, les prières qui sont en usage, leur faisant observer que rien ne doit jamais dispenser un chrétien d'un devoir aussi saint et aussi essentiel. Il seroit à la dernière indécence de souffrir que les enfans adressassent leurs prières au Seigneur tandis qu'on les habille: ce n'est pas le mouvement des lèvres, mais celui du cœur que Dieu demande de nous, et la grande idée que nous devons tous avoir de son infinie majesté, est la règle invariable du maintien, de la posture & de l'attention du chrétien qui prie.

C'est un étrange abus de faire coucher des personnes de différent sexe dans une même chambre; et si la nécessité en oblige, il faut faire en sorte que les lits soient séparés, & que la pudeur ne souffre

rien & ce mélange : une grande indigence peut seule excuser cet usage.

Comme l'heure du coucher doit toujours régler celle du lever, il faut habituellement se mettre au lit au plus tard deux heures après le souper, & distribuer si sagement son temps, qu'on ne soit pas plus de sept heures au lit : elles suffisent au repos du corps, à moins qu'il n'ait été excessivement fatigué.

On doit accoutumer les enfans à ne se coucher jamais sans saluer leurs parens & leurs maîtres, s'ils y ont : cette politesse est à devoir, le respect qu'ils doivent aux auteurs & leurs jours, et à ceux qui tiennent leur place, ne saurait se manifester trop fréquemment.

C'est une omission très-criminelle & se coucher sans avoir adoré Dieu, sans l'avoir remercié de ses dons, sans s'être disposé au sommeil par un retour exact sur soi-même.

CHAPITRE II.

De la manière de s'habiller et de se déshabiller.

Le plus sensible effet du péché d'Adam, immédiatement après l'avoir

commis, fut la honte que fit naître en lui la vue de sa nudité ; il sentit aussitôt quelle était la nécessité d'un vêtement : Dieu lui en procura, pour lui rappeler la sainteté de l'état dont il était déchu. Le Seigneur fit à Adam & à sa femme, des habits de peaux & les en revêtit. Gen. 3, v. 21. Héritière de son crime, nous sommes atteints aux mêmes besoins : nos habits, en couvrant nos corps, nous apprennent que le péché y a empreint sa difformité, & que nous ne rougirions pas si nous étions innocens : nous devons donc couvrir avec exactitude ce qui peut faire naître la honte ou la confusion.

On ne doit confier à personne le soin de s'habiller. Ceux qui, dans les ajustemens auxquels ils se suffisent eux-mêmes, se servent de la main d'un autre, déclarent un sot orgueil ou une humiliante mollesse. Dès que les enfans peuvent se servir aisément de leurs bras, on doit les accoutumer à s'habiller eux-mêmes : la maladie ou la trop grande faiblesse est le seul prétexte qui puisse les en dispenser.

Quand on ne doit ni sortir ni re-

cevoir de visite, on peut, dans la maison, se servir de l'habillement qui paraît le plus commode, pourvu qu'il ne soit pas immodeste; mais on doit éviter la négligence, & ne jamais sortir en négligé, à moins qu'on ne soit surpris par quelques affaires pressantes. Quelque grande que puisse être la chaleur de l'été, il est incivil de paraître devant qui que ce soit les jambes nues, la poitrine, l'estomac & le col découverts.

On ne serait pas obligé de prescrire des règles sur la manière de donner & d'ôter les habillemens, si les hommes étaient plus attentifs, plus modestes & plus honnêtes: il semble que tout est permis sur cet article: cependant la raison dicte à chacun que tout doit être fait dans l'ordre, que la pudeur est indispensable dans les cas où il est si aisé d'en violer les règles.

On doit regarder comme gens sans éducation, ceux qui s'habillent ou se déshabillent en présence de quelqu'un, lorsqu'ils peuvent faire autrement. On sent assez combien l'honnêteté serait blessée par une aussi étrange licence.

CHAPITRE III.

Des Habits et des autres Ajustemens.

Porter un habit trop court, trop long ou trop large, dont la couleur & les ornemens ne conviennent point à l'âge, à la condition, c'est donner dans le ridicule: les parents doivent veiller avec soin sur l'habillement de leurs enfans.

Il faut éviter l'excès dans la parure; excès contraire à la modestie chrétienne, excès qui entraîne dans des dépenses ruineuses, excès enfin qui ridiculise presque toujours celui qui s'y livre.

La négligence dans l'habillement est un autre défaut, souvent accompagné de celui de la malpropreté; il est rare que le désordre extérieur ne soit une suite du désordre qui règne dans l'âme: on doit donc se précautionner contre les taches, & ne pas exposer ses habits à être souillés, faute de les porter avec attention.

La singularité dans les ajustemens est inexcusable: c'est une preuve de folie,

ou l'effet d'un ridicule entêtement : la mode du pays où l'on en est la règle que l'on doit suivre dans le choix & la forme des habits.

Il ne faut pas cependant donner dans toutes les modes ; il y est de capricieuses & de bizarres, il y est de raisonnables : il faut suivre celles-ci & rejeter celles-là, éviter surtout la folie & ceux qui les inventent à plaisir.

Le véritable moyen de donner des bornes aux modes, & d'en empêcher aucun excès, consiste à suivre les règles de la modestie, qui doit être la règle inviolable des Chrétiens : il faut donc bannir de habits tout ce qui annonce un luxe outré, ou une vanité méprisante. L'homme qui met sa gloire & son amour dans de somptueuses parures, s'avilit en croyant se distinguer : car un mérite est bien médiocre, s'il a besoin d'être relevé par l'éclat de l'or & de pierreries. C'est le propre des femmes d'épuiser toutes les ressources de la vanité : aussi l'Apôtre des Nations s'élève-t-il avec force contre ces humiliantes faiblesses ; il exhorte les femmes à être modestes dans leurs

habillemens, à regarder la chasteté comme un ornement plus précieux que l'or, les perles & la somptuosité des ajustemens ; il veut que leur extérieur annonce la piété, & que les bonnes oeuvres soient leur plus brillante lierée. Que les femmes, dit l'Apôtre, étant vêtues comme l'honnêteté le demande, se parent de pudeur & de sagesse, non avec des cheveux frisés, ni des ornemens d'or, ni des perles, ni des habits somptueux ; mais avec de bonnes oeuvres, comme il convient à des femmes qui font profession de piété. (1 Ep. à Timothée, c. 2, v. 9 et 10.)

On doit éviter la bigarrure dans la manière de s'habiller ; ne point porter un habit propre avec du linge sale, ou du linge propre avec des habits usés ou tachés. Changer souvent de linge, lorsqu'on le peut, est aussi essentiel à la santé, que conforme à l'honnêteté & à la décence.

Le chapeau doit être conforme à la mode, ainsi que le reste des habillemens : il faut donc la suivre aussi en ce point. La manière de le mettre sur la tête n'est pas une de ces choses indifférentes.

que l'on peut faire ou omettre: rien n'est si ridicule que de se poser sur l'oreille, ou la pointe si haut, ou trop bas sur les genoux; mais il faut le placer droit sur la tête, la pointe au milieu du front.

Il faut, si saluant, ôter le chapeau, autant qu'il est possible, de la main droite, le descendre vers le côté, & le dedans contre la cuisse, sans cependant le toucher; et si l'on doit rester découvert, le placer toujours sous le bras gauche: rien ne caractérise mieux un homme poli que la manière de saluer.

Lorsqu'étant assis, on est obligé de se tenir découvert, il ne faut pas mettre son chapeau sous le bras, mais le poser sur les genoux ou dans quelque endroit destiné à cet usage.

Il ne faut pas attendre que l'on soit tout proche de la personne, pour ôter son chapeau si la saluant, mais le faire à cinq ou six pas; à table ou si lieu de visite, il faut être toujours découvert. On ne saurait indiquer toutes les autres circonstances particulières dans lesquelles on doit se découvrir, mais si général, on doit le faire lorsqu'on rencontre quelqu'un que l'on connaît: la plus

intime amitié ne dispense pas deux amis de ce devoir, lorsqu'ils se trouvent si public. C'est un ridicule de se découvrir à chaque question à laquelle on répond ou que l'on fait, à chaque chose que l'on donne ou que l'on reçoit; il suffit de s'incliner: d'ailleurs, si l'on reçoit quelque chose d'un homme respectable, on est censé découvert devant lui tandis qu'il parle; et si l'on permet qu'on se couvre, on reçoit ce qu'il donne avec une médiocre inclination. En général, on doit accoutumer les enfants à se tenir découverts dans les appartemens.

Lorsqu'on se sert de gants, il faut les ôter quand on entre à l'Eglise, & ne les remettre que quand on s'en sort. On ne doit jamais souffrir que les enfants mangent avec des gants, & il est bon de les accoutumer à bonne heure à n'être pas esclaves d'une moule délicate; il n'y a que des esprits volages qui puissent se faire un jeu de badiner si compagnie avec des gants, si les jetant ou si frappant quelqu'un.

C'est une négligence impardonnable de porter des bas percés ou déchirés, de les laisser tomber sur les talons, d'avoir aux pieds des soulers mal

propre & mal fait, de s'en servir en pantoufle, ou à les chauffer sans boucles.

Comme il est d'usage de tenir le haut de la veste un peu ouvert, il faut avoir soin que la chemise ne s'ouvre pas, & ne découvre la poitrine; il est indécemment de sortir de la maison sans un col, cravate ou mouchoir.

CHAPITRE IV.

De la Nourriture.

Dieu ne défend pas le goût que la nature vous fait prendre dans les aliments qu'elle vous offre; mais la Religion & la raison s'accordent pour vous interdire la sensualité & la gourmandise.

L'Apôtre Saint-Paul dit expressément que, soit que vous buviez, soit que vous mangiez, vous devez toujours tendre à la gloire de Dieu: la nécessité doit donc être le seul motif d'une action qui, par elle-même, est plutôt un assujétissement qu'une perfection de votre nature.

On doit également s'interdire toute conversation qui n'aurait pour objet que la table; & si l'on se trouvait obligé d'en parler, il faut le faire sans affectation, ne point rappeler avec complaisance les repas auxquels on s'est trouvé, encore moins faire parade des invitations que l'on attend.

La tempérance exige que l'on mange à des heures réglées, autant que cela se peut. Les enfants, à qui la nécessité oblige de donner à boire & à manger dans d'autres temps que ceux marqués pour les repas, ne sont pas des exemples pour ceux qui ont plus d'âge & plus de force; & l'on regarderait avec raison comme un gourmand insatiable celui qui mangerait à toute heure, & comme un ivrogne celui qui boirait sans nécessité hors du repas.

Les parties que l'on forme pour avoir la vite satisfaction de boire & de manger avec excès ou sensualité dans des déjeuners particuliers, ne sont pas moins contraires à la tempérance chrétienne qu'à la sobriété de l'homme bien né.

Dans les dépenses ordinaires, il ne faut manger qu'avec beaucoup de modération: le dîner & le souper suffisent,

avec un léger soulagement, à la réparation & à l'entretien des forces du corps.

Lorsqu'un étranger ou un ami arrive entre les repas, il n'est plus d'usage de lui offrir à boire, à moins que l'on ne s'aperçoive qu'il est fatigué: en ce cas, il faudrait prévenir ses besoins, & lui éviter la peine de demander soit à boire, soit à manger: ce serait une incivilité de ne pas boire au moins un coup avec lui; mais ce serait une intempérance impardonnable de l'exciter à boire, pour se satisfaire sous ce prétexte. Les enfants ne sont jamais dans ce cas, ils peuvent, en offrant des rafraichissements, refuser, sans impolitesse, d'y prendre part.

Les festins qui se donnent entre parents ou autres amis, doivent toujours être de école de sobriété, afin que les enfants que souvent on y conduit, ne prennent aucune leçon de débauche & de gourmandise. La joie qui accompagne les repas d'amitié ou de bienveillance, pour être conforme à l'esprit de l'Evangile, ne doit être ni excessive ni contrainte; les chansons obscènes, les médisances, les railleries, les propos qui excitent à sortir de bornes de la sobriété, sont autant

de défauts qui rendent criminelles des assemblées formées par un motif honnête. Les enfants, à ces tables comme à toutes les autres, doivent se comporter avec décence & propreté, & ne pas désigner et qui flatte leur goût, ne point toucher les plats, encore moins ce qui est dedans, demander poliment ce dont ils ont besoin; enfin observer exactement ce qui est dit dans les chapitres suivants.

CHAPITRE V.

De ce que l'on doit observer avant le Repas.

Le reproche que Jésus-Christ fait dans l'Evangile aux Pharisiens, de faire consister la perfection de l'âme dans les cérémonies extérieures, au rang desquelles ils plaçaient le lavement des mains avant le repas: ce reproche, dit-il, ne dispense pas les hommes de se laver avant que de se mettre à table: ce n'est point une pratique de religion, mais c'est une règle prescrite par la propreté.

Les enfants ne sont pas assez d'at-

ention, lorsqu'ils se lavent les mains, à ne point faire jaillir de l'eau sur leurs habits; quelquefois ils font du bruit avec les mains en les frappant l'une contre l'autre, les essuyent à des linges malpropres: c'est une très-mauvaise habitude, dont on doit les corriger.

Lorsqu'on est prêt à se mettre à table, il ne faut pas se porter vers ce droit le plus commode, ni choisir soi-même une place; mais on doit attendre que les premières places soient prises par les personnes qui méritent de les remplir: on appelle premières places celles que le maître de la maison désigne particulièrement & avant toutes les autres; elles varient selon la forme des tables, & selon les saisons et les lieux. Un jeune homme doit toujours se placer à l'endroit le plus incommode, à moins qu'on ne l'oblige d'en prendre un autre, d'ailleurs il doit se placer le dernier.

On ne saurait donner des éloges trop sincères à ceux qui ont conservé la louable coutume de prier, avant le repas, le Seigneur & bénir les viandes, & de l'en remercier. Neut-on jamais oublier qu'il est l'auteur de tout bien, & que nous

ne tenons pas moins de sa main bienfaisante la conservation que l'existence. Aujourd'hui, par le plus étrange des abus, on n'adresse plus à Dieu aucune prière vocale ni même mentale avant le repas: une personne vraiment chrétienne n'en est pas moins obligée de prier Dieu & bénir la nourriture que l'on va prendre. Il ne faut point user d'affectation; mais aussi ne faut-il pas rougir d'un signe de croix ou d'une élévation secrète de l'âme vers l'Auteur de tout bien: ainsi, soit avant que de s'asseoir, soit après que l'on est assis, il faut faire une courte prière. Dieu entend mieux le langage du cœur que celui des lèvres; ce serait donc une erreur de croire que la Benedicite n'est pas bien dite, parce qu'il n'a pas été prononcé de vive voix & par une suite de paroles: l'essentiel & le devoir consistent à ne jamais l'omettre, sous quelque prétexte que ce soit. Dès que l'on a pris le siège, il faut s'asseoir & se tenir de manière que l'on ne soit ni gonhalammem renversé sur le dos de la chaise, ni courbé, encore moins accoudé sur la table: on ne doit y appuyer que le poignet; encore serait-ce une incivilité de pa-

raître plier le poids du corps sur ce appui. Il arrive souvent que les chaises sont trop hautes pour que les enfants puissent aisément les pieds par terre; si on ne peut leur procurer un marche-pied, du moins il faut les empêcher de remuer les jambes; & pour rendre leur situation moins incommode, on doit les approcher plus près de la table.

La serviette qui est posée sur l'assiette étant destinée à préserver les habits des taches ou autres malproprietés inséparables des repas, il faut tellement l'étendre sur soi qu'elle couvre le devant du corps jusques sur les genoux, & allant au-dessous du col, & un la passant, & dedans dudit col.

La cuiller, la fourchette & le couteau doivent toujours être placés à la droite.

CHAPITRE VI.

De ce que l'on doit observer pendant le Repas.

C'est un signe manifeste de la plus grossière gourmandise de se faire servir le premier, & de marquer son avi-

dité par le remuement de son assiette, ou quelque autre signe que ce soit.

La cuiller est destinée pour les choses liquides, & la fourchette pour les viandes de consistance.

Lorsque l'une ou l'autre est sale, on peut les nettoyer avec la serviette, s'il n'est pas possible de se procurer un autre service; il faut éviter de les essuyer avec la nappe: c'est une malproprieté impardonnable.

Quand l'assiette est sale, il faut s'y demander une autre: ce sera une grossièreté révoltante de la nettoyer avec les doigts, avec la cuiller, la fourchette & le couteau.

C'est une grossière inadvertance de tenir la fourchette, la cuiller & le couteau élevés dans la main, & gesticuler avec, de porter un morceau de pain à la bouche avec le couteau, & se servir tout-à-la-fois de sa cuiller & de sa fourchette, de les tenir de la main gauche, de les essuyer avec la langue, de les enfoncer dans la bouche; cependant, si l'on coupe un morceau de viande, il faut alors tenir la fourchette de la gauche & le couteau de la droite.

En mangeant la soupe, on doit éviter d'en trop mettre dans la cuiller, d'en remplir tellement la bouche qu'on ait peine à respirer. Les enfans refusent quelquefois le potage, et cela par gourmandise, dans la crainte de ne pouvoir se remplir assez promptement de friandises qu'ils aiment avec excès : ce défaut demande beaucoup de vigilance de la part des parents.

Rien n'est plus malpropre que de se lécher les doigts, de toucher les viandes et de les porter à la bouche avec la main, de remuer les sauces avec le doigt, ou d'y tremper le pain avec la fourchette pour le sucer.

On ne doit jamais prendre du sel avec les doigts, ni avec le bout du manche de la cuiller ou de la fourchette, mais avec la pointe du couteau ou avec une cuiller blanche.

C'est une grande incivilité de tenir le goblet à deux mains, de touffer dedans, et de le porter à la bouche quand elle est pleine; il faut encore éviter de le laisser à demi-plein sur la table dans la crainte d'épancher et qui est dedans sur la nappe, et de la gâter.

Il est très-ordinaire aux enfans d'entasser morceaux sur morceaux, de retirer même de la bouche ce qu'ils y ont mis et qui est mâché, de pousser les morceaux avec les doigts : rien n'est plus malhonnête. Quelquefois ils indiquent les mets qui les flattent : c'est une impolitesse; car, quoique l'on ne soit pas obligé de manger des viandes pour lesquelles on sent trop de répugnance, et qu'il soit même prudent de ne contraindre pas l'estomac des enfans, il ne faut pas pour cela tolérer en eux cette prédilection, plus souvent inspirée par la sensualité que par une raison de santé : s'ils éprouvent du dégoût pour certains aliments, ils doivent remercier poliment, sans autre explication.

C'est une curiosité gourmande de jeter les yeux sur l'assiette de son voisin, et paraître avide des morceaux qu'on lui a servis : ce sera une imprudence grossière de prétendre les partager avec lui, à moins qu'il ne l'offre lui-même avec de bonnes instances. Porter les viandes au nez, les flairer ou les donner à flairer, est une autre impolitesse qui attaque le maître de la

table; & s'il arrive que l'on trouve quelque malpropreté dans les aliments, il faut les retirer sans les montrer, & les cacher même avec soyn sur un coin de l'assiette.

Si la santé exige de boire pendant le repas, la sobriété défend de le faire trop souvent, & s'y exciter mutuellement. Les enfans doivent toujours tremper leur vin, au moins de deux tiers d'eau. L'usage de santé est presque entièrement aboli, ainsi que celui d'approcher son verre de celui des autres. Comme il est d'une basse familiarité de boire à plusieurs reprises, il faut donner aux enfans des verres assez petits pour qu'ils puissent les vider tout d'une haleine.

Lorsque le dessert est servi, il ne faut pas y porter la main: l'usage permet de demander ce qui fait plaisir; mais il n'est pas permis de le prendre, à moins que ce ne soit pour le présenter à une personne que l'on respecte.

Les fruits tentent violemment les enfans; il n'est pas de gestes qu'ils n'emploient pour faire connaître leur goût: il faut leur faire perdre cette

habitude, ainsi que celle de mordre dans les poires, pommes, pêches, etc. On doit se servir du couteau pour partager ces fruits, & les peler avant que de les porter à la bouche; mais il ne faut point toucher les confitures & autres sucreries liquides, avec le couteau, encor moins avec les doigts.

Les enfans remplissent souvent leurs poches de ce qu'ils ne peuvent manger: on doit le leur défendre, à moins que le maître de la maison ne les y oblige.

Enfin, les autres défauts contre la politesse, que l'on doit éviter dans un repas, sont 1°. d'y trop parler, soit à la bonne chère que l'on fait, soit de toute autre matière inutile; 2°. d'y rire avec excès; 3°. de faire & jeter des boules de pain, c'est une insolence; 4°. d'être taciturne & trop occupé de ce que l'on fait; 5°. de faire hautement ses adieux, si quelqu'affaire oblige de sortir au milieu du repas; 6°. de s'endormir ou même de s'assoupir: si l'on ne peut résister à l'accablement, il faut se retirer en silence; 7°. d'appeler les conviés par leur nom, chaque fois qu'on leur parle; 8°. d'affecter de se faire écouter quand on est obligé de répondre.

Les parens doivent éviter avec un
soin extrême de conduire leurs enfans
dans les repas où règne la licence, &
même dans ceux où l'on ne doit trai-
ter que d'affaires sérieuses: dans
les premiers, on expose leur innocence;
dans les derniers, ils deviennent
incommodes, & souvent dangereux, à cause
de leur indiscretion: si les repas se
donnent dans leurs propres maisons,
il faut les faire sortir au dessert,
temps où le propos s'égaie.

CHAPITRE VII.

De ce que l'on doit observer après
le Repas.

Pour cesser de manger, il ne
faut pas attendre que le signal pour
se lever de table soit donné, ou que
le maître de la maison se lève; on ne
doit jamais manger le premier ni le
dernier: c'est l'avis du Sage; & c'est
surtout aux enfans qu'il appartient
quitter la table des premiers.

Si c'est du devoir d'un chrétien de
prier Dieu avant le repas, l'est-il

après de le remercier après avoir
fait usage des biens que nous tenons
de sa main bienfaisante? On doit
donc, après chaque repas, rendre à Dieu
des actions de grâces par une courte
mais fervente prière.

On ne doit point sortir de table
avec un air de précipitation ou de cha-
grin, & ne pas quitter brusquement la
compagnie.

Quand on se peut, il faut se laver
les mains, surtout si l'on prévoit que
l'on sera de quelque partie de jeu.

Et serait une incivilité de se curer
les dents en pleine compagnie, on doit
se retirer dans une embrasure de fe-
nêtre ou à l'écart, même sortir de l'as-
semblée, si on se peut, sans gêner les
personnes qui la composent.

Si quelques affaires particulières obli-
gent un des convives à se séparer de la
compagnie aussitôt après le dîner, il
ne faut pas qu'il l'interrompe par des
adieux déplacés, ni même qu'il remercie
dans ce instant celui qui l'a invité,
surtout s'il ne pouvait lui faire ses re-
mercimens sans le distraire des égards
qu'il s'empresse de rendre à ses convives,

il est d'autres momens plus favorables.

Il ne faut pas accoutumer les enfans à dormir après le repas : ce sommeil peut être très-pernicieux : encore moins doit-on les laisser courir à des exercices trop violens.

CHAPITRE VIII.

Des Divertissemens.

Le divertissement est un exercice auquel on peut employer quelques momens du jour pour délasser l'esprit de ces occupations sérieuses qui l'ont tenu dans la contrainte, & le corps des fatigues qu'il a essuyées par un pénible travail.

Dieu, qui connaît la faiblesse de la nature, autorise le délassement nécessaire à la réparation de force qu'une trop longue agitation fait perdre : la consécration du septième jour après la création, est une image du repos que nous devons nous procurer après le travail. Jésus-Christ lui-même interrompit sa mission laborieuse, pour procurer à ses Apôtres un court mais nécessaire délassement.

Dans les plus beaux siècles de l'Eglise, les fidèles, encore animés de cette ferveur qui se sentait de la présence visible du Sauveur, consacraient certains jours à la joie & au repos : mais cette joie était pure ; ce repos était distingué d'une molle & criminelle oisiveté. Les plaisirs d'un Chrétien doivent être pesés dans la balance de la modération & de la nécessité. Tous les divertissemens en usage ne sont pas licites, tous les jeux ne sont pas permis ; souvent sous le nom spécieux & équivoque de partie de plaisir, on cache des projets de débauche : il faut donc consulter, dans le divertissement, la loi de Dieu, celle de l'honnêteté.

La conversation forme la récréation la plus ordinaire après le repas ; elle doit être enjouée sans puérilités, utile sans trop de sérieux : on doit rire ; & le Sage dit qu'il est un temps destiné au divertissement. Mais le rire doit toujours être modéré : rire avec éclat, c'est grossièreté ; rire sans sujet, c'est bêtise ; rire de tout indifféremment, c'est légèreté & incircospection.

On ne doit jamais tourner personne en ridicule, pour se procurer l'occasion de se

réjouir ; & la Religion doit toujours être respectée dans les conversations.

Les plus grossières obscénités révoltent ceux qui tout sentiment de pudeur n'est pas entièrement étouffé ; mais on les voit sous des propos équivoques pour les faire goûter dans une conversation licencieuse : le crime gaze est-il un grand crime ? Souvent & presque toujours, il est plus dangereux. La pureté qu'un Chrétien honnête homme doit conserver, s'offense de discours qui, quoiqu'artificiellement déguisés, tendent à rendre agréables des objets ou des sujets impurs : il faut donc éviter avec un soin extrême tout ce qui peut, même indirectement, dans la conversation, blesser la pudeur : si l'on entend quelques traits qui tendent à l'obscénité, il faut fermer l'oreille, si l'on veut garantir son cœur de la corruption : rien n'est indifférent, tout y est péril : on doit mettre à sa bouche une garde & circonspection.

Les enfants ne doivent jamais interrompre ceux qui parlent, par des interrogations qui seraient même sérieuses & utiles : quand on leur demande quelque chose, ils doivent répondre avec modestie. Il n'est

pas nécessaire qu'ils se découvrent à chaque demande, il suffit de faire une légère inclination à la fin de la conversation : les gestes trop affectés ou trop réitérés ne sont pas de mise chez les enfants. On doit encore leur défendre de fixer effrontément ceux avec qui ils conversent, d'écouter ceux qui adressent la parole à d'autres, tandis qu'ils ne font aucune attention à ce qu'on leur dit ; de rire ou d'éclater en parlant, de parler de choses qu'ils ne conçoivent qu'avec peine ; si un mot, il faut convaincre les enfants que leur devoir est d'écouter, de parler peu, & de ne parler qu'à propos.

C'est une imprudence de rire des défauts d'autrui, nous en sommes tous remplis : souvent celui qui raille imprudemment son frère sur une imperfection volontaire ou naturelle, donne lui-même matière à la plus ample censure de sa propre conduite.

Il est des personnes qui, ayant lâché un bon mot, semblent mendier l'approbation de ceux qui les entendent, par un rire affecté : c'est le vice familier d'un sot & d'un demi-savant. S'il est permis de rire, il est très-malhonorable d'éclater & de prolonger le rire au-delà de juste

bornes d'une honnête modération; c'est le propre de l'insensé d'élever la voix en riant, dit l'Ecclésiastique: que ceux qui perdent la respiration à force de rire, jugent par cette règle. En général, le rid ne convient pas à l'homme sage, s'il n'est très-modéré.

La promenade est une autre espèce de divertissement qui contribue beaucoup à la santé: lorsqu'on est en compagnie, il faut donner le milieu à la personne la plus respectable; si l'on est deux, il faut lui donner la droite: cette situation ce pendant ne doit pas changer quand on retourne sur ses pas.

Quand on est dans les rues, il faut placer la personne que l'on respecte du côté des maisons, lorsque le ruisseau se trouve au milieu de la rue; & s'il s'en trouve deux, il faut donner la droite.

C'est un défaut assez commun aux jeunes gens, lorsqu'ils se promènent en public, de s'entrelacer les bras, & marcher à grands pas, de sauter, & pousser ceux qui passent, de rire haut, & souvent au nez des personnes qu'ils rencontrent: rien n'annonce plus sensiblement un esprit léger ou un cerveau dérangé: l'homme de bon

sens, & qui sait ce qu'il vaut, ne doit jamais s'oublier au point de donner le spectacle d'une indécente familiarité, ou d'une évaporation continuelle.

Le jeu est une autre espèce de divertissement, mais qui exige de grandes précautions: il est bieu d'observer:

1°. Que tout honnête homme doit s'interdire les jeux de hasard.

2°. Les jeux d'exercice doivent toujours être préférés à ceux de séance & d'application: mais il faut y être modéré & ne pas s'y échauffer outre mesure.

3°. Il est dangereux de jouer gros jeu, parce que le jeu dégénère alors en passion, & devient la cause de mille dangereux excès.

4°. On doit éviter, dans toute espèce de jeu, les emportemens & les vivacités: rien n'est plus incivil & plus bas que de témoigner de la sensibilité quand on perd, ou une joie excessive quand on gagne. Le jeu n'est pas un commerce où l'on ne doit s'occuper que du gain: être avare au jeu, c'est laisser entrevoir une bassesse de sentiment indigne d'un homme qui pense. Il ne faut cependant pas, en évitant ce vice,

être prodigue par complaisance ou par vanité; mais il faut jouer selon toutes les règles du jeu, & pour se procurer de l'amusement.

5°. Être fripon au jeu, est presque toujours une marque qu'on l'est en toute autre circonstance; car les caractères ne se manifestent jamais plus sensiblement que dans les parties de jeu: il est donc très-important de ne point abuser de la bonne foi des autres, & de conserver une exacte fidélité au jeu: c'est un vol, & par conséquent une injustice.

6°. On ne doit parler que très-poliment aux personnes qui ont commis quelque faute dans le jeu, & ne prendre jamais un ton de maître vis-à-vis d'elle.

7°. C'est une incivilité de chanter, de siffler, de parler à d'autres pendant qu'on joue, de battre des pieds, de remuer les mains, ou de faire quelque autre signe qui annonce la passion.

8°. Lorsque l'on est engagé avec des personnes sensibles à la perte, & d'une humeur fâcheuse, il ne faut pas quitter la partie le premier, si l'on gagne, mais attendre que celui ou celle qui est en perte

terminent le jeu, & ne plus s'exposer à jouer avec ces sortes de caractères.

9°. Tout homme qui se connaît sensible au jeu, doit absolument s'en abstenir: il en est de même de celui qui a éprouvé, par expérience, qu'il perd plus souvent qu'il ne gagne.

10°. On ne doit jamais fréquenter les académies de jeu: ce sont des écoles de friponneries, de blasphèmes, souvent même d'insultes & de querelles: on y expose son salut, sa réputation, sa vie & sa fortune.

Le chant est un divertissement honnête, agréable & même utile à la santé; mais il faut éviter avec soin de chanter ou d'écouter avec plaisir des chansons obscènes.

L'Apôtre Saint Paul, dans deux de ses épîtres, ordonne aux Chrétiens de chanter des psaumes, des hymnes à la gloire du Seigneur, & d'accorder dans le chant le cœur avec la voix, parce que ce sont les louanges du Très-Haut. Il sera à désirer que les Chrétiens appliquassent les règles de la musique aux paroles saintes des psaumes & des cantiques que l'on a traduits en langue

Bulgairé, pour l'intelligence du peuple : mais si on cherche, dans la fable ou dans les actions des héros, des myrceaux dignes du goût & de l'art, on ne peut, sans blesser la sainteté du nom chrétien, y mettre des sentimens qui porteraient à la licence.

Ceux qui ont la voix belle et gracieuse, ne doivent jamais s'en prévaloir ni chanter & interrompant les autres, pour se faire admirer ; il faut être fat pour indiquer, à ceux qui écoutent, les endroits où la voix se fait entendre avec plus d'agrément & d'art ; c'est une vanité méprisable de prétendre les applaudissemens par des gestes approbateurs : on doit également se rendre à la première invitation que l'on fait de chanter.

Les grands gestes dans le chant ne conviennent qu'à des acteurs ; dans un cercle privé, on doit conformer d'ordinaire les gestes aux paroles & aux gradations de la voix : car il serait ridicule d'être, & chantant, aussi immobile qu'une statue. Ce que l'on dit ici de la voix, regarde aussi les instrumens,

CHAPITRE IX.

Des Visites.

Nous sommes nés pour la société, les visites sont les liens ordinaires de cette société, & la bienséance exige qu'on ne se prive pas de la conversation des hommes, pour se retirer dans la solitude.

Il est des visites nécessaires, prescrites par la justice & la charité ; il est des visites de bienséance & d'utilité, dont on ne peut raisonnablement se dispenser ; enfin il est des visites absolument interdites aux chrétiens de tout âge & de toute condition.

La justice & la charité exigent, que nous visitions nos parents malades, affligés ou dans l'embarras d'une affaire épineuse, ceux avec lesquels nous avons des différends, des querelles & même des procès : l'Evangile nous y fait un devoir capital, lorsqu'il nous ordonne d'aimer nos ennemis. Le paganisme même regardait comme une vertu conforme à la grandeur de l'homme, la bienséance

encore ceux qui nous haïssent. La justice veut que nous rendions visite à nos supérieurs, pour leur témoigner le respect & la confiance qu'ils ont droit d'attendre de nous. La charité veut que nous visitions nos inférieurs, pour les édifier, les consoler & leur procurer les services qui peuvent leur être utiles. Imitons dans nos visites la conduite de Jésus-Christ, notre chef & notre modèle: s'il va chez Zachée, c'est pour lui procurer son salut; s'il va chez Marthe, c'est pour lui rendre un frère chéri, en l'arrachant du sein de la mort; s'il entre dans la maison du Centenier, c'est pour opérer une guérison miraculeuse: toutes les visites de ce divin Sauveur, sont marquées par quelque bienfait. Il ne faut donc jamais en faire d'inutiles: quand on ne commettrait d'autres fautes, en allant ainsi à maisons & maisons, que la perte du temps, cela suffirait pour nous rendre plus circonspects sur cet article.

Les visites pour affaires doivent être proportionnées, pour la durée, au sujet que l'on y traite; celles que l'on rend par pure familiarité, par la vue seule de

l'amusement, ne sont permises à un homme raisonnable, que lorsqu'elles ne consomment pas le temps destiné au travail.

Il ne faut pas, en rendant visite, s'annoncer par un grand bruit, soit en frappant rudement à la porte, soit en criant & appelant à haute voix.

Il faut éviter, lorsque l'on charge quelqu'un de nous annoncer, de se donner à soi-même le nom de Monsieur: il suffit de dire son nom.

Quand on rend une visite, et que l'on trouve la porte fermée, il ne faut pas heurter avec violence, mais frapper doucement, de manière cependant que l'on puisse se faire entendre: si, après avoir frappé deux ou trois fois, personne ne vient ouvrir, il faut s'en aller & remettre la visite à un autre moment. Lorsqu'au lieu de marteau posé sur la porte, on trouve le cordoy d'une sonnette, on ne doit pas la faire sonner avec violence, dans la crainte de la casser; et il faut laisser, entre la première & la seconde fois que l'on frappe ou que l'on sonne, assez d'intervalle pour que l'on puisse venir ouvrir.

Quelque familiarité que l'on soit dans

une maison, on ne doit jamais entrer dans un appartement sans avertir, de quelque manière que ce soit, quand bien même on trouverait la porte ouverte.

Lorsqu'on attend dans une salle, c'est une incivilité de chanter, de siffler, de toucher les meubles, & regarder par la fenêtre.

On ne saurait avertir trop fréquemment les enfans de ne porter la main sur aucun objet dans les appartemens où ils se trouvent.

Si, en entrant dans un appartement, on trouve la personne à qui l'on rend visite, occupée à parler à d'autres, il ne faut pas l'interrompre brusquement, mais attendre qu'elle soit libre, & s'en tenir éloigné, jusqu'à ce que ses affaires soient terminées.

C'est une faute contre la bienveillance, en visitant quelqu'un ou s'y rencontrant dans les rues, de lui parler de loin & de lui demander, en criant, l'état & sa santé.

Dans les appartemens où il se trouve des fauteuils & des chaises, un jeune homme ne doit pas prendre un fauteuil; & si on le lui offre, il commettrait une grande incivilité de s'y étaler avec une

faustucuse indécence, & s'approcher si près de la personne à laquelle il rend visite, que son haleine puisse l'incommoder: il n'appartient qu'au fat, à l'étourdi, de s'asseoir familièrement sur les sièges réservés aux personnes d'âge.

Dans les visites que l'on rend, on doit éviter avec soyn les longueurs: dès que l'on a satisfait aux devoirs de la bienveillance, ou que l'on s'est acquitté de la commission dont on était chargé, il faut se retirer & ne pas distraire inutilement ceux à qui l'on rend visite; si on se trouve dans une compagnie nombreuse, il faut se retirer doucement, sans que l'on s'aperçoive de la sortie, & cela pour éviter le dérangement & l'embarras.

Quand la personne que l'on visite veut nous conduire jusqu'à la porte, ou de l'appartement ou même de la rue, nous ne devons pas nous y opposer; mais il faut lui en témoigner notre reconnaissance.

Faire attendre les personnes qui viennent nous visiter, c'est une incivilité très-grossière; & si l'on était retenu par quelques personnes ou par une affaire de conséquence, on doit charger une autre

personne de la maison à les recevoir, & de les entretenir jusqu'à ce que l'on puisse soi-même leur rendre les devoirs que la politesse exige & par ce cas : si l'on ne pouvoit leur tenir compagnie aussi longtemps que la politesse semblerait l'exiger, on devrait se dégager le plus honnêtement possible, sans déguiser même que l'on est sérieusement occupé.

Lorsque quelqu'un arrive pendant le temps d'un repas, il faut le prier de se mettre à table, à moins que ses affaires ne le lui permettent pas ; alors il faudrait abandonner la table pour le satisfaire sur ce qui l'aurait amené : au reste, on doit se garder d'y rendre des visites à l'heure des repas.

Il faut toujours reconduire jusqu'à la porte ceux qui rendent visite. Les personnes publiques sont dispensées de ce cérémonial, leurs affaires les obligeant de rester dans leur cabinet.

Dans les visites que des personnes d'une même famille ou des amis se rendent, tout le cérémonial consiste dans une politesse douce & réciproque ; il y faut toujours bannir la gêne et l'air guindé.

CHAPITRE X.

Des Entretiens et de la Conversation.

Les personnes un peu répandues dans le monde, sont obligées par leurs affaires, de se voir, & de parler mutuellement ; mais ces entretiens fréquents, ces conversations de nécessité ou d'amusement, doivent toujours se ressentir de la circonspection, de la sagesse & de la modestie chrétienne.

Nous devons, dit le Sage, peser toutes nos paroles au poids de l'or ; c'est-à-dire que, comme nous attachons un grand prix à ce métal, & que nous y usons avec beaucoup d'économie, nous devons également estimer précieusement nos paroles : car, selon la remarque de l'Apôtre Saint Jacques, un cœur pur & droit ne fournira que des discours honnêtes & vrais : de la bouche d'un homme corrompu, il ne sort que des paroles de mort, que des expressions sales & révoltantes ; cependant l'Apôtre des Nations déclare que les mauvais discours portent la corruption dans les mœurs.

Il n'est pas cependant d'action dans la vie, où l'on se permette autant d'excès et de négligence que dans les conversations et les entretiens: il faut donc s'appliquer à connaître les règles que l'on y doit observer.

ARTICLE PREMIER.

De la vérité et de la sincérité qui doivent toujours régner dans la Conversation.

Le mensonge est un vice odieux, la vie des menteurs est une vie sans honneur, dit l'Ecclésiastique, ch. 20, v. 28, & leur confusion les accompagne; il vous ordonne de composer vos discours d'un OUI ou d'un NON, c'est-à-dire d'affirmer ce qui est vrai & de nier ce qui est faux: la confusion est la peine ordinaire du menteur; le plus léger mensonge ne saurait l'en garantir.

David vous avertit que, si vous voulez des jours heureux, vous devez éviter le mensonge; & le Sage ne craint point de dire qu'un voleur est moins coupable que celui qui ment,

par habitude, parce que ce vice est la preuve certaine d'un cœur déréglé: & enfin, l'ange des ténèbres, qui est le prince du dérèglement, est aussi le père du mensonge.

Les équivoques sont des mensonges formels, d'autant plus condamnable, qu'ils semblent mettre le menteur à couvert des reproches qu'il mérite, & confondre la vérité avec le mensonge.

Et qui ajoute encore un nouveau degré de malice & d'opprobre à l'habitude de mentir, c'est que le menteur tombe souvent dans des indiscretions funestes à son prochain & à lui-même: si, pour sauver ou conserver sa réputation exposée par un mensonge, il faut joindre la perfidie à l'indiscrétion, il ne balancera pas; il veut mentir, & ne veut pas passer pour menteur; le secret révélé d'un ami le sauve de la confusion, cela suffit; il répand ce qu'il avait juré de tenir secret: voilà cependant où conduit l'habitude de mentir. Qu'arrive-t-il? On perd la confiance de tous ceux qui vous connaissent; vous perdez vos amis; & si l'on vous y résiste, ce sont ou des imprudences ou des perfidies.

L'on ne réfléchit pas assez souvent sur les suites & les effets du mensonge; il s'y est beaucoup qui tolèrent dans l'enfance l'habitude de mentir, quand ils ne se proposent que de s'excuser sur l'omission d'un devoir, sur quelques autres actions qui leur sont interdites; c'est les familiariser avec la dissimulation, vice d'autant plus dangereux, qu'il paraît se rapprocher plus naturellement de la pudeur.

Le déguisement dans les paroles est une production du mensonge artificiel, également proscrire par l'esprit évangélique, par l'honnêteté & par la bonne éducation.

Est-il grossièreté plus impardonnable que celle de certaines personnes qui, dans une compagnie, parlent à l'oreille, ou se servent d'expressions que les autres ne peuvent entendre? Ce défaut est cependant très-commun parmi ceux qui se piquent d'une bonne éducation; d'autres, non moins incivils, parlent une langue étrangère, qui n'est entendue que d'eux-mêmes.

Les nouvelles de profession sont pour l'ordinaire de grandes menteurs; si l'on ne veut pas leur ressembler, il ne faut jamais avancer de nouvelles qu'on ne soit sûr de leur exactitude, ou du

moins les donner pour douteuses, si elles sont telles, et ne pas affecter une érudition déplacée, et les embellissant de narrations fausses ou peu vraisemblables.

On dirait, à voir la conduite de la plupart des hommes, qu'ils mettent leur gloire à se tromper mutuellement: cependant chacun se devrait faire une loi inviolable d'une sincérité à toute épreuve dans ses promesses, car rien ne rend plus méprisable que de manquer à sa parole.

Si l'honneur exige qu'on soit fidèle dans ses promesses, la prudence exige qu'on n'en fasse jamais sans s'en avoir prévu les suites, & sans s'être prémuni contre les regrets qui pourraient naître d'une trop grande facilité à promettre.

Lorsqu'on s'entretient familièrement, il ne faut jamais se déguiser, même par plaisanterie: la bonne foi, en tout temps, doit être l'âme de la conversation.

ARTICLE II.

Du respect que l'on doit conserver dans la Conversation, pour tout ce qui a rapport à Dieu et à la Religion.

Il est des hommes qui se font gloire d'afficher dans leurs discours l'irré-

ligion & l'incrédulité, la parole même de Dieu n'est pas à l'abri de leurs railleries : ils la tournent en des sens scandaleux & quelquefois obscènes. Il faut éviter avec un soin extrême la société de ces hommes inquiets & téméraires, car les mauvais entretiens, dit Saint Paul, 1^{re}. Ep. aux Corinthiens, ch. 15, v. 23, corrompent les bonnes mœurs; & l'on peut ajouter de ces sortes de faux Chrétiens, avec le Sage, que leur entretien est d'autant plus détestable qu'ils se font du péché un jeu & un divertissement.

Les juréments, les blasphèmes, les imprecations, les termes grossiers, non-seulement doivent être bannis de toute espèce de conversation; selon cet avertissement de l'Apôtre Saint Jacques, ch. 5, v. 12 : Ne jurez ni par le ciel, ni par la terre, ni par quelqu'autre chose que ce soit; mais contentez-vous de dire, pour affirmer : cela est; ou pour nier : cela n'est pas; afin que vous ne soyez point condamnés; mais on doit encore éviter avec soin l'entretien de ceux qui les ont souvent à la bouche. Il est d'autres termes qui, par eux-mêmes, ne signifient rien, mais dont on doit cependant

s'abstenir, ainsi que de prononcer sans attention & à tout propos le saint nom de Dieu : le respect que tout Chrétien doit avoir pour le Seigneur, est ennemi de ces inattention, de ces légèretés, qui dégèndrem souvent en indifférence, & quelquefois en une sacrilège habitude.

Les paroles obscènes, aussi bien voilées qu'on les suppose, sont interdites à tout honnête homme : l'équivoque ne leur ôte pas l'infamie : le dessein d'amuser ceux que l'on entretient, ne saurait les rendre innocentes.

ARTICLE III.

Il ne faut jamais parler, dans la Conversation, au désavantage du Prochain.

Celui qui médit de son frère, dit l'Apôtre Saint Jacques, médit de la loi-même. La bien-séance est d'accord en ce point avec le commandement de Dieu; et il est aussi impoli qu'il est peu Chrétien de parler mal du prochain. La médifiance, pour en être plus universelle & souvent plus applaudie, n'est pas moins un vice qui décele une âme basse, jalouse, envieuse & pleine du fiel de la

haine ou de la vengeance : le rapport n'est pas moins odieux ; & lorsque l'on entend un mot médisant, il ne faut jamais se relever ; il faut au contraire excuser toujours celui que la médisance attaque & déchire, & envisager toujours du côté favorable au prochain ce que l'on entend raconter de lui.

C'est une petitesse d'esprit & une lâcheté de médire de quelqu'un, de l'attaquer dans la conversation, lorsqu'il est absent.

On doit aussi éviter dans la conversation les parallèles injurieux, humilians, ou qui pourraient l'être par les circonstances. C'est une impertinence de dire devant un boiteux, borgne, bossu, ou disgracié de la nature, par exemple : un tel a ce défaut, ainsi du reste. Il faut encore moins rappeler aux personnes présentes les fautes qu'elles auroient commises, ou les désagrémens qu'elles auroient essuyés ; ce serait les humilier.

Lorsqu'on se trouve avec des femmes surannées, il ne faut pas leur parler de leur âge, en rappelant des faits éloignés, ou en affectant de les comparer à des femmes plus jeunes.

Les injures, les paroles piquantes, le ton d'indignité, sont tout-à-fait opposés à l'esprit de Jésus-Christ, qui dit, dans l'Evangile, que celui qui traitera son frère de fou, se rendra digne d'un supplice éternel ; & la bienveillance proscrie jusqu'au ton ironique.

Pour que la raillerie soit permise, elle ne doit jamais attaquer les choses saintes, les défauts naturels, la réputation, le mérite, encore moins ceux qui sont morts.

La raillerie peut être innocente, mais de quelles précautions ne doit-on pas l'accompagner ? Il est si difficile de ne pas violer les règles saintes de la charité & de la bienveillance, qu'il serait à désirer qu'on n'en fit jamais usage.

Elle peut cependant quelquefois servir à l'agrément de la conversation ; mais on doit en bannir l'affectation, la puérilité, le trivial, les redites & les longueurs : la raillerie doit éclairer l'esprit en l'égayant : dès qu'elle n'a pas un but fixe, elle devient insipide & inutile.

Les railleries de profession sont généralement haïes ; si quelquefois ils plaisent, plus souvent encore ils fatiguent & ennuyent.

ARTICLE IV.

Des fautes que l'on commet en parlant
inconsidérément.

Parler inconsidérément, c'est parler sur toutes choses sans prêter attention à ce que l'on dit; c'est parler lorsqu'on doit se taire, ou dire des choses inutiles ou pueriles. Les grandes paroleurs sont presque toujours inconsidérés dans leurs discours; la démangeoison de parler fait débiter des sottises; & dans un grand nombre de paroles, il est rare de n'y pas compter des fautes considérables: ainsi, pour suivre l'avis du Sage, il faut mettre la main sur sa bouche, si l'on n'a pas assez d'intelligence pour parler à propos, ou pour entendre ce que les autres disent. Il faut distinguer et observer le temps où l'on peut dire son mot sans indiscretion; car c'est un signe d'imprudence & de légèreté de discourir toutes les fois qu'on sent quelque envie de parler. Il faut aussi, selon l'avis de Saint Paul, que toutes nos paroles soient accompagnées de

grâces, & assaisonnées de sel, afin de n'en proférer aucune sans savoir pourquoi & comment on l'a proférée; enfin, il ne faut parler que de ce que l'on connaît, & toujours se taire sur ce que l'on ignore.

Lorsque quelqu'un s'emporte au point de dire des choses disgracieuses, il ne faut pas riposter par des grossièretés, mais il faut tourner les choses en plaisanterie, ou se taire, ou enfin se retirer.

Le cœur des insensés, dit le Sage, est dans leur bouche, et la bouche des sages est dans leur cœur; cela veut dire que ceux qui parlent beaucoup & avec peu de circonspection, déclèment l'état intérieure de leur âme, & que le Sage, au contraire, annonce ce qu'il est par ses discours.

On doit plus écouter que parler avec les vieillards sages & les personnes éclairées: le habit d'un jeune homme dans ces rencontres est une incivilité outrée.

C'est le propre d'un esprit sans consistance de se répandre sans cesse en discours inutiles, d'user de longues périphrases, pour dire des choses que l'on doit exprimer d'une manière concise, d'envelopper le principal objet de tant d'incidences, qu'on

peut à peine y retourner soi-même, & y rappeler les autres.

Il est aussi ridicule que déplacé de parler sans cesse de ses actions, & de soi-même, de sa fortune, & de se comparer à celui-là & à cet autre; les comparaisons sont toujours odieuses: peut-on en effet supporter ces airs de présomption & de confiance qui tendent presque toujours à donner une médiocre idée de ceux qui les affectent?

Il ne faut jamais parler désavantageusement de qui que ce soit, ni en termes bas & populaires, il faut encore moins user de ceux qui marqueraient du dédain ou du mépris. Il y en a beaucoup qui, dans l'éloge qu'ils font ou qu'ils entendent faire de quelqu'un, ajoutent malignement un mais: ce mot détruit presque toujours l'estime & la bonne opinion, & il faut être peu instruit des règles de la charité chrétienne & de celles de l'honnêteté, pour se placer dans le discours où l'on parle des autres.

C'est une étourderie & un manque de savoir vivre, d'appeler quelqu'un dans les rues, ou par une fenêtre, ou au bas d'un escalier.

Lorsqu'on est incommodé, il ne faut pas se trouver en compagnie, ou garder le silence sur ses infirmités, & ne point ennuyer les autres par des plaintes languissantes. Il n'est pas plus honnête de parler sans cesse à un animal familier qu'on aimerait, en présence même de ses amis: on ne pardonnerait pas même aux femmes ce sot entretien, quoique l'on accorde beaucoup à leur faiblesse & à leur vanité.

Une autre espèce d'homme ennuyeux & impolie, est celle des voyageurs qui ne parlent que de leurs aventures, de pays qu'ils ont vus & parcourus, de dangers bruits & prétendus tels qu'ils ont courus, & qui ne cessent de répéter cent fois les mêmes choses.

ARTICLE V.

Des Eloges.

QU'UN autre vous loue et non votre propre bouche, dit Salomon, Prov. 27, 2; que ce soit un étranger et non vos propres lèvres. C'est en effet, & toutes les affectations de l'amour-propre, la moins

supportable : un homme qui ose faire son éloge, fait assez connaître qu'il n'en mérité aucun. Ainsi, il ne faut jamais parler avantageusement de soi-même; mais aussi ne faut-il point taire les louanges dues ou au mérite ou à la vertu, observant d'en écarter tout ce que l'adulation & la flatterie pourraient y mêler.

On doit recevoir modestement les éloges, et ne jamais les mériter : ce sera une sorte de modestie de se mettre à mauvaise humeur contre les personnes dont on reçoit des applaudissements, surtout s'ils sont mérités par quelque action dont on ne puisse se dissimuler à soi-même la bonté naturelle.

Il est des hommes qui s'offensent des louanges que l'on donne aux autres, ou qui les affaiblissent par d'odieuses restrictions : il faut éviter ce défaut, & ajouter toujours aux éloges des autres; il n'est pas cependant de la sagesse de donner à qui que ce soit, présent ou absent, des louanges excessives, ni blesser la vérité, en voulant préconiser les autres.

Si l'on entend faire des éloges de ses parens, on ne doit pas y ajouter,

mais témoigner sa reconnaissance, & applaudir modestement.

Ceux qui, en faisant quelques présents, sont assez peu circonspectés pour vanter le don qu'ils font, perdent une partie de la générosité, & ceux qui, en recevant un présent, le méprisent, méritent de n'en jamais recevoir, & prouvent qu'ils sont imprudens & mal élevés.

On ne doit pas louer toutes choses par une surprise accompagnée d'exclamation : c'est faire sentir qu'on n'a jamais rien vu.

En général, il faut être réservé, économe dans la distribution des louanges, envisager toujours les choses, apprécier ce qu'elles valent pour les estimer & les louer selon les règles de la prudence & du discernement.

ARTICLE VI.

Comment on doit interroger, répondre et dire son sentiment.

Rien n'est plus insipide, plus importun que l'entretien de ceux qui font des questions éternelles sur les choses les plus indifférentes, ou sur celles qu'ils devraient toujours ignorer.

Il est des personnes qui, à chaque phrase de leurs discours, demandent si on les entend, si on conçoit ce qu'elles disent: rien n'est plus indécent; on doit achever ce que l'on avoit à dire, & si la personne à qui l'on parlait n'a pas entendu ou compris ce qu'on lui disait, il faut le répéter avec douceur, & sans témoigner d'humour. On n'est pas entendu, souvent, parce que l'on s'énonce mal, ou parce que l'on se sert de termes obscurs, inutiles ou équivoques.

La bienséance exige que l'on ne s'informe pas, si entrant dans une compagnie, de ce que l'on y a dit; & si l'on ne peut suivre le fil de la conversation, faute d'en connaître le sujet, il faut s'y demander une explication succincte, si on le peut sans distraire la compagnie; mais si l'on prévoit qu'une semblable explication puisse jeter les autres dans une répétition ennuyeuse ou embarrassante, on doit se taire & attendre que l'occasion se présente de s'en informer sans gêner qui que ce soit. Les enfants font souvent répéter ceux qui parlent: c'est une étourderie qui tient de l'incivilité, dont il faut les corriger ou les garantir.

Toutefois il est à la politesse d'instruire brièvement du sujet de la conversation ceux qui surviennent dans la compagnie.

Il est plus incivil encore de demander à une personne ce qu'elle a fait ou ce qu'elle doit faire.

Il ne faut point prévenir la question ni l'interrompre, pour faire parade d'une facilité singulière à répondre sur toutes choses: cela sem l'esprit faible.

Ce seroit un impardonnable grossièreté, étant obligé de contredire quelqu'un, de le faire en disant: cela n'est pas vrai, vous mentez; vous ne savez pas ce que vous dites; vous en imposez; ces expressions sont indignes d'un homme bien élevé; on doit toujours chercher à déguiser la dureté de la contradiction sous des termes polis: on peut dire à une personne qui se trompe, permettez-moi de vous dire que vous vous trompez, on vous a mal informée, etc.

On ne doit donner son avis, si plainte compagnie, que quand on s'y est prié, & les jeunes gens moins encore que les autres, & il faut le faire modestement, & ne pas affecter un ton décisif. Si ces

avoir est contredit universellement, on doit se taire, ne pas le défendre avec opiniâtreté; si l'on croit qu'il est juste, exact et prudent, on peut exposer les preuves qui s'y constatent la vérité, mais éviter toute entêtement & toute occupation.

ARTICLE VII.

Des règles que l'on doit observer dans les disputes, et lorsqu'on est obligé de répondre.

L'Apôtre Saint Paul exhorte son disciple Timothée à fuir les disputes de mots: l'esprit de contention & de dispute est entièrement opposé à la douceur évangélique, la bienséance le proscriit de toutes les assemblées.

La dispute prend ordinairement sa source dans la présomption & la fausse idée que l'on se forme de son propre mérite; il est des caractères qui s'opposent perpétuellement au sentiment des autres, & à qui, pour entrer s'y dispute, il suffit de voir une opinion suivie par le plus grand nombre: cette manie déshonore & rend odieux; il faut donc être toujours

assez prudent pour ne pas contester sans sujet, & pour le plaisir seul de disputer. Quand on se trouve obligé de disputer s'y faire d'une vérité combattue, il faut le faire modestement, car la bouche sur les lèvres & laquelle repose la douceur, dit le Sage, multiplie les amis & gagne les ennemis.

Les grands parleurs sont ordinairement de grands disputeurs: le seul parti qu'on doit prendre avec eux est celui du silence; les contredire, c'est les échauffer & les animer à la dispute: un homme sage ne doit jamais se compromettre avec de pareils esprits contentieux.

Les disputes sont plus fréquentes dans les écoles que dans les cercles du monde; mais, s'y quelque endroit qu'on se trouve, il est important de ne s'opiniâtrer jamais dans son sentiment, surtout si l'on n'est pas absolument exact; & dans le cas même où il sera vrai s'y tout, il faudra, après l'avoir défendu, se taire, si on continuait à le combattre.

Il n'est jamais permis d'interrompre qui que ce soit dans la conversation ou dans la dispute, de commenter la narration que l'on entend, & la reprendre,

sous prétexte de la rendre plus claire & plus exacte : si l'on a des observations à faire, il faut attendre que la personne qui parle ait fini son discours, pour les proposer.

C'est une impolitesse de reprendre d'autorité celui qui s'est mépris ; & lorsque l'erreur est si manifeste qu'on ne peut la dissimuler, on doit attendre que la personne qui l'a avancée se rétracte elle-même ; & si elle s'obstine à la défendre, on peut alors, mais poliment, lui faire sentir son défaut.

On ne doit jamais rougir d'une correction équitable : une personne qui fait une faute dans la conversation, donnerait l'exemple d'une obstination déplacée, si elle prenait en mauvaise part les observations qu'on lui ferait pour la redresser et lui faire connaître son erreur.

ARTICLE VIII.

Des bonnes ou mauvaises manières de parler.

Le compliment a pour objet ou un avantage flateur arrivé à quelqu'un, ou quelque triste accident qui lui soit parvenu, ou un bienfait reçu, ou des grâces que l'on demande.

Sans les compliments & condoléance sur la mort d'une personne chérie, ou sur la perte d'un bien considérable, d'un procès, il ne faut pas trop parler de la chose qui afflige, mais se borner à engager, par des moyens efficaces, la personne affligée à mettre fin à sa douleur.

Il est une espèce de compliment qui ne sont rien moins que sincères, & dont l'art & l'adulation forment la base : ils ne doivent convenir à qui que ce soit, parce qu'ils cachent presque toujours un cœur double et méchant.

On doit éviter l'affectation dans les compliments, & il ne faut jamais s'écarter du naturel ; & si l'on veut qu'ils soient agréables, la prolixité, l'emphase, le verbiage doivent en être bannis.

Cette maxime du Sage, on ne doit louer personne avant sa mort, ne signifie pas qu'on ne doit jamais faire de compliments ni louer personne ; mais elle insinue qu'on ne doit jamais accabler les personnes de compliments, parce que ceux qui les donnent, manquent souvent de sincérité, & ceux qui les reçoivent, d'une modestie assez parfaite pour ne pas tirer vanité des louanges.

Celui qui reçoit les compliments, doit

soit prétexte de la rendre plus claire & plus exacte : si l'on a des observations à faire, il faut attendre que la personne qui parle ait fini son discours, pour les proposer.

C'est une impolitesse de reprendre d'autorité celui qui s'est mépris; & lorsque l'erreur est si manifeste qu'on ne peut la dissimuler, on doit attendre que la personne qui l'a avancée se rétracte elle-même; & si elle s'obstine à la défendre, on peut alors mais poliment, lui faire sentir son défaut.

On ne doit jamais rougir d'une correction équitable : une personne qui fait une faute dans la conversation, donnerait l'exemple d'une obstination déplacée, si elle prenait sa mauvaise part; les observations qu'on lui ferait pour la redresser, lui feraient connaître son erreur.

ARTICLE VIII.

Des bonnes ou mauvaises manières de parler.

Le compliment a pour objet ou un avantage flatteur arrivé à quelqu'un, quelque triste accident qui lui soit parvenu ou un bienfait reçu, ou des grâces qu'on demande.

Dans les complimens & condoléances sur la mort d'une personne chérie, ou sur la perte d'un bien considérable, d'un procès, il ne faut pas trop parler de la chose qui afflige, mais se borner à engager, par des vœux efficaces, la personne affligée à mettre fin à sa douleur.

Il est une espèce de compliment qui ne sont rien moins que sincères, & dont l'art & l'adulation forment la base : ils ne doivent convenir à qui que ce soit, parce qu'ils cachent presque toujours un cœur double et méchant.

On doit éviter l'affectation dans les complimens, & il ne faut jamais s'écarter du naturel; & si l'on veut qu'ils soient agréables, la prolixité, l'emphase, le verbiage doivent en être bannis.

Cette maxime du Sage, on ne doit louer personne avant sa mort, ne signifie pas qu'on ne doive jamais faire de compliment ni louer personne; mais elle insinue qu'on ne doit jamais accabler les personnes de complimens, parce que ceux qui les donnent, manquent souvent de sincérité, & ceux qui les reçoivent, d'une modestie assez parfaite pour ne pas tirer vanité des louanges.

Celui qui reçoit les complimens, doit

y répondre *mode* *stement*, sans marquer trop de satisfaction ni trop d'indifférence.

Il faut se servir dans le langage de termes clairs, usités, exacts, & propres au sujet que l'on traite; dans le discours familier, l'expression recherchée devient ridicule, & un homme de style ampoulé est assommant & ennuyeux. Il ne faut pas cependant s'écarter de la pureté & la langue française, ni s'approprier des termes bas & populaires, ni dans une expression particulière, multiplier les mots & les mal adapter: par exemple, rien n'est plus ridicule que de dire: voyez voir pour considérez, voyez; sortez ce cheval de l'écurie, pour faites sortir ce cheval; montrez-moi voir, pour donnez que je voie, & mille autres façons de parler aussi ineptes que révoltantes.

Lorsque l'on raconte une histoire, ou que l'on rend compte d'une commission, il faut s'abstenir de certaines parenthèses ridicules ou termes impropres, tels, par exemple, que ce dit-il, ce dit-elle, or ça, il m'a dit comme ça.

CHAPITRE XI.

De quelques autres règles de la Bien-séance.

Lorsqu'on présente ou reçoit quelque chose, il faut faire une inclination que-

diocè & approcher la main & la poitrine, sans cependant la toucher. Il ne faut rien donner ni accepter en passant la main ou alongeant le bras devant quelqu'un; mais la bien-séance veut qu'on le reçoive ou qu'on le présente par derrière; & si la personne est trop éloignée, ou qu'il n'y ait pas de domestique, priez celle qui est la plus voisine, de vouloir bien passer la chose que l'on demande ou que l'on donne.

La propreté ne permet pas de ramasser le mouchoir de qui que ce soit, lorsqu'il est tombé par terre; mais on doit être assez poli pour avertir la personne: il en est de même des lettres ou autres papiers.

Dans la ville, on ne doit saluer que les personnes que l'on connaît: à la campagne, il est assez d'usage de saluer tout le monde.

Il ne faut jamais demander à quelqu'un d'où venez-vous? où allez-vous? C'est une curiosité impertinente.

C'est une incivilité de se retourner en marchant, ou de s'arrêter pour fixer une personne, d'examiner si elle salue, & l'on ne saurait excuser la liberté que quelques-uns se donnent de critiquer la démarche, l'habillement & le maintien des autres.

Quand on se chauffe, il faut être assis ou debout, ne point s'appuyer sur la cheminée, encore moins y tourner le dos, on ne doit pas s'emparer de la cheminée, en sorte que les autres ne puissent approcher du feu.

C'est une marque d'oisiveté de remuer sans cesse le bois & les tisons, de badiner avec les pincettes, avec les écrans, ou autres instruments propres au foyer. C'est au maître de la maison à présenter les écrans : au reste, ce ne sera pas une incivilité que l'étranger les offre.

Il ne faut jamais courir dans les rues, mais on doit composer le pas de manière qu'on ne marche ni trop vite ni trop lentement : c'est une étourderie de regarder sans cesse de côté & d'autre en marchant, d'examiner à chaque pas ce qu'on voit.

FIN.

TRAITÉ D'ORTHOGRAPHE,

CONTENANT LES MOTS QUI ONT UNE MÊME PRONONCIATION ET DIVERSES SIGNIFICATIONS.

| | |
|---------------------------|---------------------------|
| ABASSE cette table. | Appeler quelqu'un. |
| Abbesse de couvent. | Ane, baudet. |
| Accord de procès. | Anne, Madame Anne. |
| Accort, homme adroit. | Anon, petit baudet. |
| Ais de sapin. | Ah non, cela n'est pas. |
| Es-tu content? | Au temps présent. |
| Aix en Provence. | Autant que tu voudras. |
| Ez-environs de Paris. | Auvent de boutique. |
| Aile d'oiseau. | Au vent, jeter au vent. |
| Elle est bien faite. | Avoir de l'argent. |
| Arrhes (donner des). | A voir, beau à voir. |
| Art d'écrire. | |
| An, un an. | BAILLER, donner. |
| En France. | Bâiller, avoir sommeil. |
| Ancre de navire. | Bal, aller au bal. |
| Encre pour écrire. | Balle de fusil. |
| Appareil, grand appareil. | Bâle, ville. |
| A pareil jour. | Bête de marchand. |
| Après toi ou moi. | Ban, arrière-ban. |
| Apprêt, grand apprêt. | Banc pour s'asseoir. |
| Appris, bien appris. | Bas de soie. |
| A prix, mis à prix. | Bât de mulet. |
| A pris, il a pris. | Baud, espèce de chien. |
| Apprendre une chose. | Beau, que tu es beau. |
| A prendre, bon à prendre. | Bête, il est bête. |
| Agneaux de brebis. | Betterave, plante. |
| Anneaux ou bagues. | Bois à brûler. |
| Antre, caverne. | Bois, je bois. |
| Entre lui et moi. | Bon, cela est bon. |
| Anvers, ville. | Bond, du premier bond. |
| Envers toi, envers moi. | Bouc, un bouc. |
| Appât, amorce. | Bout, le bout d'un bâton. |
| Appas, charmes. | Bout, le pot bout. |
| A peler, pommes à peler. | |

Ça et là.
 Sa Mère, sa tante.
 Ces gens-là.
 Ces parens et amis.
 Sep de vigne.
 Sept ou huit.
 Cette femme-là.
 C'est à lui à faire cela.
 Seez, Ville.
 Ceint de la ceinture.
 Saint Jacques.
 Seing, signature.
 Sein, mamelle.
 Saing, graisse de porc.
 Sain, salutaire.
 Cinq ou six.
 Celle-là me plaît.
 Sel, du sel.
 Scel, sceau.
 Selle de cheval.
 Cens et rentes.
 Sans lui je ne puis rien.
 Sens, Ville.
 Cent mille hommes.
 Sang, du sang.
 Chaîne d'or ou d'argent.
 Chêne, bois de chêne.
 Chair rôtie.
 Cher, cela est cher.
 Chaire à prêcher.
 Chère, faire bonne chère.
 Champ, terres.
 Chant, le plain-chant.
 Clair-voyant.
 Clerc de procureur.
 Ci, venez ici.
 Scie, une scie.
 Si tu veux, si tu fais.
 Six ou sept.

Chœur, assemblée.
 Cœur, mon cœur.
 Coi, tranquille.
 Quoi! tu ne viendras pas.
 Conseiller, donner conseil.
 Conseillé, qui le reçoit.
 Comte, titre.
 Compte, rendre compte.
 Conte, conter des nouvelles.
 Comptant, payer comptant.
 Content, es-tu content?
 Coq et poule.
 Coque de noix ou d'œuf.
 Cor de chasse.
 Corps, j'ai mal dans le corps.
 Coite de femme.
 Cote de rôle.
 Côte droite ou gauche.
 Cour du palais.
 Court, manteau court.
 Cours, je cours.
 Coût, dépense.
 Coup de bâton. (poule.
 Couver, mettre couvrir une
 Couvert, mettre le couvert.
 Cru, si je l'eusse cru.
 Crud, fruit crud.
 Crue d'eau.
 Crin de cheval.
 Craint, vient de craindre.
 Crois-moi.
 Croix de par Dieu.
 Des biens, des amis.
 Dais, pour le S. Sacrem.
 Dez à jouer.
 Datte, fruit du palmier.
 Date de lettre.
 Dam, perte.

Dans le logis.
 Dent, mal à la dent.
 Dû, dette.
 Du pain.
 Deux ou trois.
 D'eux, je me moque d'eux.
 Dis-tu cela?
 Dix ou douze.
 Doué de vertu.
 Douay, Ville.
 Doigt de la main.
 Doit, il doit beaucoup.
 Dole, Ville.
 Dol, fraude.
 Don, en pur don.
 Dont il se sert.
 Donc, il est donc à Paris.
 Doux, un homme doux
 D'où viens-tu?
 Dos, le dos.
 Dot de mariage.

ENCENS pour parfumer.
 En cent morceaux.
 Enquis, recherché.
 En qui doit-on se fier?
 Echet, il échet que tu ailles.
 Echecs, jouer aux échecs.
 Echo qui résonne.
 Ecot d'hôtellerie.
 Etain, laine fine.
 Etain, métal blanc.
 Eteint, le feu est éteint.
 Etang, lieu poissonneux.
 Etant à Paris.
 Eux, eux, d'eux,
 Œufs, des œufs.

FACE, belle face.
 Fasse ce qu'il voudra.
 Faim, j'ai faim.
 Fin d'un ouvrage.
 Feint, cequin'est pas vrai.
 Fait, j'ai fait cela.
 Faite de la maison.
 Faux, cela est faux.
 Faut-il aller à Paris?
 Faulx à faucher.
 Fer, du fer.
 Faire ses affaires.
 Fille, belle fille.
 Fil à coudre.
 Foi, ma foi.
 Fois, une fois, deux fois.
 Fond d'un sac.
 Fonds, faire fonds d'argent.
 Fonts de baptême.
 Fosse, une fosse.
 Fausse signature.
 Fut il à Paris.
 Fût, le bois d'un tonneau.

GEAI, oiseau.
 J'ai été à Rome.
 Jet de pierre.
 Gelé, chou gelé.
 Je l'ai vu.
 Gène, torture.
 Gènes, Ville.
 Gré, je lui sais bon gré.
 Grec de nation.
 Grecque (coudre à la)
 Gril à rôtir.
 Gris, drap gris.
 Guères, donner peu.
 Guerre, faire la guerre.
 Gai, homme content.

Gué, boire au gué.
Guet, faire le guet.

Hé! viens donc ça.
Haye, une haye.
Hais, que je te hais!
Hâle, il fait grand hâle.
Halle, où se tient marché.
Huis, porte.
Huit ou neuf.
Hôte, mon hôte.
Hotte, bretelle.
Ote, ôte cela de là.

JEUNE, il est bien jeune.
Jeûne de carême.
Il est à Rouen.
Isle d'Oléron.
Incontinent je m'en irai.
Incontinent, débauché.

LA belle jeune fille.
Las, je suis las,
Lac de Genève.
Laps de temps.
Lacer d'un lacet
Lasser, fatiguer.
L'an passé.
Laon, Ville.
Laid, que tu es laid!
Lait, du lait.
Lai, religieux.
Laie, femelle de sanglier.
Leçon d'écolier.
Le son du tambour.
Legs d'un testament.
Les parents et amis.
Laisse cela.
Lesse de chien.
Levain, pâte de levain.

Le vin est bon.
Leur ami à tous deux.
Leurre d'oiseau.
Lieu, j'ai vu ce lieu-là.
Liene, une liene.
Lit, il est au lit.
Lit, il lit des lettres.
Lys, fleur de lys.
Lion, un lion.
Lyon, Ville.

MA mère.
Mât de navire.
Mail, jouer au mail.
Maille, ni sou ni maille.
Main, ma main.
Maints, plusieurs.
Maire de Ville.
Mer, la mer.
Mère, ma mère.
Messe, aller à la Messe.
Metz, Ville.
Mante, Ville sur la Seine.
Mante, sauvage.
Maître, un maître.
Mètre, mesure.
Mettre ordre à ses affaires.
Marc, terme et poids.
Marque d'amitié.
Mari, époux.
Marri, je suis fâché.
Marchand, qui vend.
Marchant, qui marche.
Mâtin, gros chien.
Matin, de grand matin.
Maine, le Maine.
Mène-moi là.
Mûr, le melon est mûr.
Mur de maison.

Moi et toi.
Mois de Mars.
Mon compère,
Mont, montagnes.
Mors de bride.
Mort, la mort.

NAÎTRE, venir au monde.
N'être point ci.
Net, il est pur et net.
N'est, il n'est point là.
Nez, partie du visage.
Né, l'enfant est né.
Nœud, faire un nœud.
Neuf ou dix.
Nar, fleuve des Sabins.
Nard, fleur.
Ni lui ni moi.
Nid d'oiseau.
Non, cela n'est point.
Nom, mon nom.
Nuit, il est nuit.
Nuit, il me nuit.

OING, graisse.
Oint, frotté d'huile.
Once, une once.
Onze ou douze.
Or, métal précieux.
Ord, sale, malpropre.

PAIN, du pain.
Pin, pomme de pin.
Peint, vient de peindre.
Pair, égal.
Paire d'heures.
Père, mon père.
Paix, la paix.
Par ma foi.

Parc, un parc.
Part, ma part.
Paon, un paon.
Pens, guet-à-pens.
Pend, l'enseigne pend.
Pate de chat.
Pâte, pâte de pain.
Péché, un grand péché.
Pêcher, arbre.
Pô, fleuve.
Pot, un pot.
Poing, la main fermée.
Point final.
Point, cela n'est point.
Poids ou mesure.
Pois, des pois.
Poix, de la poix.
Poisson, animal aquatique.
Poison, venin.
Pré, un pré.
Près de la Ville.
Prêt, il est prêt.

QUAND, tu viendras.
Quant à toi.
Caen, Ville.
Quart, un quart.
Car il est mort.

RAT, un rat.
Rapt, vol, rapine.
Rang, tiens ton rang.
Rend la bourse.
Rompt, le bâton se rompt.
Rond, former un rond.

SA grand-mère.
Sas à bluter.
Sol, la terre.

| | |
|---------------------------|-------------------------|
| Sole, poisson. | Troyes, Villes. |
| Sûr et fidèle. | Trop ou trop peu. |
| Sur la table. | Trot, allure de cheval. |
| Signe de la croix. | VAIN, homme vain. |
| Cigne, oiseau. | Vin, le bon vin. |
| Saur, hareng saur. | Vingt, nombre. |
| Sors, je sors. | Vint, il vint chez moi. |
| Sort, hasard. | Ver de terre. |
| Saoul, rassasié. | Verre à boire. |
| Sous la table. | Verd, drap verd. |
| TACHE SUR UN habit. | Vers quelque lieu. |
| Tâche, il est à tâche. | Van à vanner. |
| Tan, tanner le cuir. | Vends-moi ton bien. |
| Temps, il est temps. | Vent du nord. |
| Tant que tu voudras. | Vaut, cela vaut cher. |
| Tante, ma tante. | Vaux, vallées. |
| Tente de tapisserie. | Veau, un veau. |
| Taux, taxe. | Vesce, graine. |
| Tôt, je viendrai tôt. | Vessa, vent-coulis. |
| Tête de mouton. | Veux, je veux cela. |
| Tette, mamelle. | Vœu, faire un vœu. |
| Teint, couleur. | Vices, plein de vices. |
| Thym, herbe odoriférante. | Vis-à-vis de moi. |
| Tord, vient de tordre. | Vis de pressoir. |
| Tort, tu as grand tort. | Vil, objet méprisable. |
| Tour d'adresse. | Ville, belle ville. |
| Tours, Ville. | Vit, il vit encore. |
| Toi et moi. | Vite, pas vite. |
| Toit de la maison. | Voie, chemin. |
| Trois ou quatre. | Voix, belle voix. |

TABLE

DES CHAPITRES ET ARTICLES.

PREMIÈRE PARTIE.

| | Page. |
|---|-------|
| Chap. I ^{er} . <i>Du port et du maintien de tout le Corps.</i> | 8 |
| Chap. II. <i>De la Tête et des Oreilles.</i> | 13 |
| Chap. III. <i>Des Cheveux.</i> | 15 |
| Chap. IV. <i>Du Visage.</i> | 17 |
| Chap. V. <i>Du Front, des Sourcils et des Joues.</i> | 20 |
| Chap. VI. <i>Des Yeux et des Regards.</i> | 22 |
| Chap. VII. <i>Du Nez.</i> | 24 |
| Chap. VIII. <i>De la Bouche, des Lèvres, des Dents et de la Langue.</i> | 26 |
| Chap. IX. <i>De la manière de parler et de prononcer.</i> | 28 |
| Chap. X. <i>De la manière de bâiller et de cracher.</i> | 31 |
| Chap. XI. <i>Du Dos, des Epauls, des Bras et des Coudes.</i> | 32 |
| Chap. XII. <i>Des Mains, des Doigts et des Ongles.</i> | 33 |
| Chap. XIII. <i>Des Genoux, des Jambes et des Pieds.</i> | 35 |

SECONDE PARTIE.

| | |
|--|----|
| Chap. I ^{er} . <i>Du Lever et du Coucher.</i> | 37 |
| Chap. II. <i>De la manière de s'habiller et de se déshabiller.</i> | 40 |
| Chap. III. <i>Des Habits et autres Ajustemens.</i> | 43 |
| Chap. IV. <i>De la Nourriture.</i> | 48 |
| Chap. V. <i>De ce que l'on doit observer avant le Repas.</i> | 51 |
| Chap. VI. <i>De ce que l'on doit observer pendant le Repas.</i> | 54 |
| Chap. VII. <i>De ce que l'on doit observer après le Repas.</i> | 60 |
| Chap. VIII. <i>Des Divertissemens.</i> | 62 |
| Chap. IX. <i>Des Visites.</i> | 71 |
| Chap. X. <i>Des Entretien et de la Conversation.</i> | 77 |

| | |
|--|-----|
| Art. I ^{er} . De la vérité et de la sincérité qui doivent toujours régner dans la Conversation. | 78 |
| Art. II. Du respect que l'on doit conserver dans la Conversation pour tout ce qui a rapport à la Religion. | 81 |
| Art. III. Il ne faut jamais parler dans la Conversation, au désavantage du Prochain. | 83 |
| Art. IV. Des fautes que l'on commet en parlant inconsidérément. | 86 |
| Art. V. Des Eloges. | 89 |
| Art. VI. Comment on doit interroger, répondre et dire son sentiment. | 91 |
| Art. VII. Des Règles que l'on doit observer dans les disputes, et lorsqu'on est obligé de reprendre. | 94 |
| Art. VIII. Des bonnes et des mauvaises manières de parler. | 96 |
| Chap. XI. De quelques autres Règles de la Bien-séance. | 98 |
| Traité d'Orthographe. | 101 |

FIN DE LA TABLE.



De l'Imprimerie de J^e. MORENVAL, rue Galande, n^o. 65,
près la rue S.-Jacques.

